

Vol 2, No. 12

L'APÔTRE

Québec, Août 1921

L'APÔTRE



Abonnement \$2.00

Publié chaque mois

MAGAZINE CATHOLIQUE

SOMMAIRE - Aout 1921

TEXTE

PAGE		
441	L'Assomption de la B. V. Marie.	EDOUARD LECOMPTE, S.J., (<i>La Vie Nouvelle</i>).
444	Les trois richesses	LE VIEUX MÉNESTREL.
445	Le moulin qui ne tourne plus.	RENÉ BAZIN.
449	Le seul moyen.	JEAN DES TOURELLES.
451	Mésaventures d'un lettré chinois.	P. VENANCE GUICHARD, mis. apost., (<i>L'Echo de la Mission</i>).
453	Le peintre d'enseignes.	
455	Devant la vie.	JACQUES MORIAN.
457	Les femmes d'esprit en France.	H. D.
459	Éphémérides canadiennes.	
462	Les affections chirurgicales les plus fréquentes.	DR H. MAYET.
464	La production commerciale de l'oxygène.	
465	Curieuse découverte archéologique.	
466	Histoire vécue.	O.-S. MICHEL, (<i>L'Echo paroissial du S. C.</i>)
468	Gaspillage.	CHARLES LECLERC, (<i>Le Prévoyant</i>).
470	Art culinaire.	MARIE ROLLET.
472	Pour s'amuser.	
473	Les prêtres chinois.	
474	La coqueluche.	G. B., (<i>La Croix</i>).
476	A dire : Le départ de l'Apôtre, (<i>poésie</i>).	J. COLMON.
477	Table des matières.	

ILLUSTRATIONS

450	Le village de la Pointe-aux-Trembles.
454	Passez au large, ou sinon.
459	M. le Chanoine P.-B. Garneau.
459	Les nouvelles armes du Canada.
460	M. le Dr A.-G. Larue.
460	M. Gaudiose Hébert.
469	Les rayons et les ombres.

“L'Apôtre” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté le 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “L'Apôtre” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “L'Apôtre” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “L'Apôtre” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

L'abonnement à “l'Apôtre” est de \$2.00 par année strictement payable d'avance.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L' A P O T R E

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103 rue Ste-Anne, Québec

VOLUME II

QUÉBEC, AOÛT 1921

No. 12

L'Assomption de la B. V. Marie

LE 15 août ramène l'une des plus grandes fêtes de la sainte Vierge, certainement la plus brillante: l'apothéose finale de Marie dans les fulgurantes splendeurs du ciel des cieux.

La fête de l'Assomption a pour objet précis de célébrer la translation au ciel de l'auguste Vierge en corps et en âme, son corps jouissant tout de suite des prérogatives des corps glorifiés, comme les corps des élus après le jugement général.

Il en est de cette fête comme d'un grand nombre d'autres dans l'Église: leur origine se perd dans la brume des siècles. L'Orient fut plus prompt que l'Occident à célébrer celle-ci. Il faut tout de même remonter au Ve siècle pour en saisir les premiers vestiges, et c'est comme de juste en Palestine, la "Terre Sainte", sanctifiée par l'aimable Trinité de la terre, Jésus, Marie, Joseph. Sa date est le 15 août. Quand elle passe en Occident vers le VIIe siècle, on la célèbre au milieu de janvier; ce n'est qu'au IXe siècle qu'elle est définitivement fixée au 15 août. En Italie, certaines villes ont un triduum de fêtes, consacrant un jour pour la Mort de la Sainte Vierge, un autre pour son Assomption, un troisième pour son Couronnement, le 18 août.

La fête a porté chez les anciens différents noms: *Depositio*, qui se réfère plutôt à la mort, comme aussi le mot *Dormitio*, mais avec cette nuance délicate que la mort de la Mère de Dieu fut comme un doux sommeil; *Transitus* est le passage de la terre au ciel; *Assumptio* enfin

marque précisément le miraculeux enlèvement de la B. V. Marie.

Les arguments apportés pour édifier la thèse de la fête s'appuient difficilement sur la Sainte Écriture et même sur des témoignages explicites des premiers Pères de l'Église. La fête, avons-nous dit, n'apparut qu'au Ve siècle. (Dict. Apolog., fasc. XIII, pp. 275, ss.) — Par contre, les arguments de convenance — que nous retrouverons au cours de cet article — acquièrent peu à peu une telle force dans l'Église que, depuis Melchior Cano et Suarez, il serait *téméraire* de nier l'Assomption de Marie. Mais elle n'est pas encore *de foi*. Le sera-t-elle un jour? Une proclamation de l'Église infailible la rangera-t-elle parmi les vérités révélées? C'est l'espoir de bien des âmes. Déjà au Concile du Vatican, près de deux cents évêques avaient posé la question. Depuis, des revues, des congrès l'ont ramenée à l'attention des fidèles, des supplices continuent de cheminer vers Rome. L'Église, toujours prudente, attend sans doute l'heure de Dieu pour ajouter ce nouveau fleuron au diadème de la Reine du ciel et du monde.

En toute hypothèse, le fait est certain: Marie est au ciel en corps et en âme, et nous pouvons avec non moins de fruit que de joie méditer sur ce mystère qui constitue une véritable trilogie, à savoir, la Mort, l'Assomption, et le Couronnement de la Mère de Dieu, notre mère.

Au dire de graves théologiens, Marie n'était pas condamnée comme nous à la mort: *Stipendia enim peccati mors*, la rançon du péché c'est la mort. Or, l'Immaculée Mère de Dieu n'avait pas péché. Elle ne tombait donc point sous le coup de la sentence divine fulminée contre Adam et sa postérité pécheresse. Mais, fidèle à son rôle de Corédemptrice, elle tenait

plus à imiter son divin Fils jusque dans la mort, qu'à jouir du privilège de l'immortalité. Au reste, sa mort fut douce, sans souffrance ; c'est l'enseignement traditionnel.

Quelle fut donc au juste la cause de sa mort ? Nous aimons à rappeler ici la belle sentence de la bienheureuse Sophie Barat : " Mourir dans l'amour de Dieu, c'est le partage de tous les élus ; mourir pour son amour, c'est le privilège de la seule Vierge Marie ". Oui, l'amour de Dieu dans le Cœur de Marie croissant toujours surtout depuis le départ de Jésus pour le ciel, finit par en briser les fibres et causer la mort. C'est que son amour était composé de deux amours, suivant une parole célèbre que rapporte Bossuet dans son sermon sur la fête de l'Assomption : " Marie rendait à son Fils l'amour qu'elle devait à Dieu, et elle rendait à Dieu l'amour qu'elle devait à un Fils ". La nature et la grâce concouraient ainsi pour faire de l'amour de l'auguste Vierge, le sentiment le plus fort, le plus sublime, le plus véhément qui se puisse concevoir. Le miracle n'est pas qu'il ait fini par rompre tous les liens et dégager du corps la sainte âme de Marie, mais c'est qu'il ne l'ait pas fait plus tôt et qu'il ait prolongé le martyre de sa longue vie, aussi pénible pour elle que nécessaire à l'Église.

L'aimable saint François de Sales a tracé de sa plume gracieuse le tableau des derniers instants de Marie. Il la compare au phénix, qui ramasse sur le haut d'une montagne une quantité de bois aromatiques, sur lesquels, comme sur un lit d'honneur, il va finir ses jours. Pour augmenter l'action du soleil qui darde sur lui ses rayons, il ne cesse de battre des ailes jusqu'à ce qu'il lui ait fait prendre feu, et, brulant avec son bûcher, il se consume et meurt entre ses flammes odorantes. Telle la Mère de Jésus ramassant en son cœur tous les souvenirs, tous les mystères de la vie et de la mort de son Fils, et les exposant aux ardeurs du divin Soleil de justice, elle ne cessait d'y ajouter le mouvement de ses sublimes contemplations, jusqu'à ce qu'un jour le feu de l'amour divin la consuma toute comme un holocauste de suavité.

L'âme de Marie jouissait de la vision béatifique. Son corps très pur fut transporté dans un sépulcre, que des opinions diverses placent à Jérusalem ou à Éphèse. On rapporte que pendant trois jours on entendit le chant des anges qui montaient la garde auprès du corps

virginal de leur Reine et la défendaient des atteintes de la corruption. Le troisième jour, Jésus, qui est " la résurrection et la vie ", ne voulut pas attendre plus longtemps pour en octroyer le magnifique privilège à sa divine Mère : à son commandement, l'âme et le corps de Marie se réunirent de nouveau dans une étreinte cette fois immortelle, et, comme Jésus, la Vierge sortit du tombeau parée de grâce, de gloire et de beauté. Les anges, après avoir rempli le sépulcre de roses, se mirent en marche dans un cortège splendide autour de leur souveraine ; c'était proprement le triomphe de l'Assomption. Avant de pénétrer cette gloire arrêtons-nous un instant pour en examiner les causes.

Le Christ a remporté une triple victoire : sur le péché par son impeccabilité, sur la concupiscence par son intégrité absolue, sur la mort par sa résurrection et sa glorieuse ascension. Pareillement et de par un don inestimable de son Fils, la B. Vierge a triomphé du péché par son immaculée conception, de la concupiscence par sa maternité virginale, de la mort par sa résurrection anticipée et son assomption dans le ciel. On appuie sur l'idée que Jésus ne pouvait sans doute abandonner le corps si pur de Marie à la corruption, d'autant que par le privilège qu'il lui conférait, — don du nouvel Adam à la nouvelle Eve, — en ressuscitant et glorifiant la chair de sa Mère, il ressuscitait et glorifiait sa propre chair.

Ces arguments et d'autres que nous ne saurions rappeler ici font de cette thèse une vérité que l'Église, par son approbation infailible, rend absolument certaine et qu'il faut croire, mais dont elle n'a pas encore fait, nous le disions plus haut, un dogme de notre foi.

En voyant Marie, montant au ciel, s'avancer pleine de grâce et de majesté, on se prend à répéter le mot du poète latin : *Et vera incessu patuit dea*, on dirait une déesse en marche vraiment ; mais on oublie cette note païenne, pour redire avec le Cantique des Cantiques :

Qu'elle est celle-ci qui monte du désert,

Appuyée sur son bien-aimé ?

Et quand on songe que ce bien-aimé est le propre Fils de Dieu, la splendeur du Père, le Roi immortel des siècles, et que celle qu'il conduit en triomphe est sa Mère, on reste interdit

devant les magnificences que dut revêtir cette apotheose incomparable : le chant des Anges, . . . des Principautés, . . . des Séraphins ; les acclamations des élus ; les paroles divines du Père et de l'Esprit-Saint s'unissant au Fils pour accueillir l'auguste Vierge Mère et l'installer sur son trône . . .

De son côté, Marie rend hommage au Dieu trois fois saint qui " fait en elle de si grandes choses " ; elle peut, mieux encore que sur la terre, glorifier Dieu par tout son être, par son corps et son âme enlevés dans la gloire ; et si le *Magnificat* de sa visite à Élisabeth était déjà si beau, si sublime, qu'est-ce donc que le cantique échappé de ses lèvres en ce jour de son Assomption ! . . . Les saints ont soupiré après le jour où il leur serait donné de contempler ce triomphe de leur mère. On sait que l'ange de la Pologne, saint Stanislas de Kostka, obtint par la véhémence de ses désirs de mourir à l'aube même de la grande fête.

Le Couronnement de Marie ne se sépare sans doute point de son Assomption : *Veni de Libano sponsa mea, veni coronaberis*. Venez du Liban, mon épouse, venez pour être couronnée (Cant. IV, 8). Celle que les anges vont saluer tout à l'heure Reine du ciel, est assise sur son trône, humble et douce, belle comme son Fils. Bossuet rappelle ce mot sublime de Tertullien : " Quand Dieu façonna avec du limon le premier homme, il le façonna sur le Christ futur ". De même, poursuit-il, quand Dieu façonna celle qui devait être la Mère de son Fils, " il la tira, il la moula d'après Jésus qui remplissait sa pensée ". De sorte qu'on pouvait dès lors admirer en elle " un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler de la sorte, un Jésus-Christ commencé par une expression vive et surnaturelle de ses perfections infinies ". Que dire alors de sa beauté souveraine dans les splendeurs de la gloire ! Le Psalmiste l'a vue assise à la droite du Roi des cieux parée de l'or d'Ophir, et le Cantique des Cantiques nous représente le Roi comme émerveillé de la beauté de la Reine : " Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle ! " Pour encadrer ce prodige de beauté sans lui faire rien perdre de son éclat, l'Écriture sainte, au dire encore de l'évêque de Meaux, " trouve à peine dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête ;

le soleil la pénètre toute et l'entourne de ses rayons ; tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal " .

Marie a été couronnée Reine des anges et des hommes.

Jésus, Homme-Dieu, est assis à la droite de son Père " et par droit de naissance et par droit de conquête ", il est Roi du monde angélique ; Marie, assise à la droite de son Fils par amour et par grâce, est Reine des anges ; l'Homme-Dieu doit son titre royal à sa nature divine, la Vierge Mère le doit à sa maternité divine.

Dante, ravi au ciel, vit le trône de Marie entouré d'anges, et l'un des plus brillants, l'archange Gabriel,

De ses deux ailes d'or déployant les
[splendeurs,
Par l'*Ave Maria* célébra ses grandeurs.
Et de tous les côtés de la cour
[bienheureuse
La réponse à ce chant divin partait
[joyeuse.

Jésus, Roi des anges, est encore plus, si l'on peut dire, Roi des hommes ; ainsi en est-il de sa Mère. Elle est vraiment notre Reine comme elle est notre mère ; et avec quel amour, quelle confiance ne lui redisons-nous pas la belle hymne de l'Église, *Salve Regina* : " Salut, ô Reine, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance, salut ! " — " Notre espérance ", avons-nous dit : c'est que si Jésus-Christ est l'unique médiateur de rédemption, Marie est la médiatrice d'intercession, toujours exaucée.

Au milieu des splendeurs de l'Assomption de la B. V. Marie, aiguisons en nous le désir de monter un jour dans ce sillage de gloire. La voie nous est tracée de cette sorte : Nul ne va au Père que par son Fils, nul ne va au Fils que par sa Mère.

ÉDOUARD LECOMPTE, S.J.

(*La Vie Nouvelle*)

On cause du talent qu'ont certaines personnes d'imiter le cri des animaux

— Tout cela n'est rien, dit un Marseillais, j'ai un ami, lorsqu'il imite le chant du coq . . .

— Eh bien !

— . . . Le soleil se lève. !

Les trois richesses

CONTE CANADIEN

(Écrit pour "l'Apôtre")

C'EST la terre, vous dis-je, la terre fertile, productrice des moissons blondes, des fruits savoureux, des légumes, du pain qui nourrit.

— Sans doute, mais c'est plus encore l'eau. Sans eau la terre demeurerait dure et improductive. On n'y verrait ni verdure, ni récoltes, ni lacs, ni grands cours d'eau où circulent les navires chargés de richesses ; ni les sites pittoresques où l'eau sert de miroir à la terre, où elle en souligne et en multiplie les beautés.

— Je persiste à dire que la vraie richesse ce sont les bois. Les grands bois qui abritent la terre des ardeurs du soleil ; les bois où murmurent les sources fraîches, où chantent les gais ruisseaux, où mugissent les torrents impétueux ; les bois où gîtent les oiseaux, où s'ébattent les grands fauves où les animaux sauvages ont leur repaire ; les bois où l'homme trouve en abondance de quoi édifier et orner sa demeure, de quoi alimenter l'âtre de sa maison...

Le Seigneur s'était arrêté et souriait avec bonté. Dans un coin du Paradis il avait surpris cette discussion entre trois petits anges qui affirmaient chacun la valeur qui de la terre, qui de l'eau, qui de la forêt dans l'œuvre magnifique de la Création. Chacun se faisait fort si Dieu l'y autorisait de doter à sa convenance un pays de son choix, d'en faire ainsi le plus beau et le plus riche du monde.

Lorsqu'il les eût bien entendu discuter tandis qu'ils se croyaient seuls et sans témoin, le Divin Maître s'approcha et eux, saisis, se turent respectueusement et s'inclinèrent en attendant ses ordres.

— Puisque vous êtes si ambitieux prononça Jésus d'apporter, chacun selon vos vues, la richesse à la Terre, je vais vous laisser tenter une expérience. Vous allez choisir chacun un point du monde que vous garderez secret.

Vous aurez tout pouvoir d'y appliquer vos idées préférées et d'ornez à votre guise le sol élu par vous, de l'embellir conformément aux théories que vous venez d'émettre.

Ensuite vous reviendrez ici et vous me montrerez votre travail. Je le jugerai et mon choix se portera sur la contrée la mieux aménagée. Je la peuplerai d'une race que je désire favoriser et qui bénéficiera aussi de votre œuvre.

Et les trois petits anges tout joyeux, ouvrirent leurs ailes blanches et s'envolèrent dans l'espace vers la Terre qui, là-bas, bien loin, apparaissait comme un point minuscule, comme un grain de poussière parmi les myriades d'astres et de planètes. A mesure qu'ils en approchaient ils se surveillaient du coin de l'œil. Un peu de défiance même apparaissait dans leurs regards. Ce n'était peut être pas très angélique, mais chacun voulait être seul à opérer et ne montrer qu'au moment du concours son plan réalisé.

Petit à petit ils se séparèrent et la lune leur fournit une cachette ; ils tournèrent autour en riant malicieusement et se perdirent de vue tout à fait.

Le premier, le partisan de la terre, arrêta son choix sur une vaste étendue pas trop au nord pas trop au midi avec d'immenses plaines où le soleil aurait beau jeu à dorer les moissons plantureuses, où la terre s'étendait presque illimitée, n'attendant que le soc et le geste du semeur pour rémunérer au centuple l'effort de quiconque la cultiverait.

Le second désireux de faire partout abonder l'eau, s'arrêta sur un territoire baigné par deux océans. Il y creusa des lacs grands comme des mers ; au flanc de tous les coteaux il fit jaillir des sources fraîches et courir, à travers les mousses, des ruisseaux jaseurs. Dans les gorges et les ravins, des torrents grondèrent et des rivières dévalèrent joyeusement projetant comme des perles sans nombre les gouttelettes jaillies aux cascades tombant sur les rochers. Puis il traça vers la mer un fleuve géant dont les lacs étaient tributaires et qu'alimentaient toutes ces eaux, et le fleuve s'écoula majestueux conscient de son importance, comme s'il eut été à son tour chargé de maintenir le niveau de la mer.

Le troisième se hâta de rechercher une zone propice et, lorsqu'il l'eut découvert, il la parcourut en tous sens la revêtant d'une prodigieuse toison verte. Bientôt, sous la brise ondulèrent les sapins, les mélèzes, les ormes, les chênes et les érables ; les bouleaux du haut de

leur tronc d'argent firent frissonner leurs feuilles à deux tons, les hêtres étendirent leurs branches comme des bras qu'on étire et les oiseaux vinrent nicher parmi les branches et les remplir de pépiements et de chansons.

Après quoi les trois anges reprirent leur vol vers le firmament bleu. Près de la lune ils se rencontrèrent de nouveau et échangèrent leurs impressions sur ce qu'ils avaient vu et fait.

Leurs paroles avaient un léger accent de triomphe et tous trois étaient persuadés de la supériorité de leur entreprise respective. Ils s'en entretenirent amicalement tout en traversant l'immensité bleue jouissant d'avance du succès dont pas un ne doutait pour lui-même.

Lorsque introduits en présence du Seigneur ils eurent rendu compte de leur voyage, celui-ci leur dit.

— C'est bien, je vais aller avec vous et voir par moi-même, le lieu que vous avez préparé. Ensuite je déciderai du plus méritant d'entre vous.

Tandis que à travers l'azur la descente reprenait vertigineuse, l'ange de la terre se disait à lui-même : Quel sort digne d'envie sera celui du peuple qui vivra sur le sol préparé par moi. La terre féconde le nourrira et lui donnera en abondance la meilleure et la plus saine des richesses !

En même temps l'ange de l'eau murmurait : Comme ils se trouveront bien les mortels fortunés auquel j'ai préparé la source suprême de toutes les richesses; l'eau qui féconde, qui vivifie, qui relie entre eux les mondes, est sinon la source, du moins le stimulant de la vie !

— Oh ! monologuait le petit ange des bois, comme ils vont être beaux mes bois, et comme les hommes qui habiteront le sol ainsi orné par moi vont me bénir !

Ce disant les célestes voyageurs avaient gagné la Terre, et Jésus dit à l'ange de la terre.

— Conduis-moi vers le lieu que tu as élu.

Mais à mesure qu'on approchait les deux autres anges donnaient des signes de surprise :

— C'est une erreur dit l'ange de l'eau, mais j'ai choisi moi-même cette région et l'ai dotée d'eau en abondance.

— Je n'y comprends goutte affirma l'ange des bois, mais je suis bien certain que ces bois sont ceux dont j'ai couvert la terre et que j'en revendique le crédit.

— Vous êtes tous trois dans le vrai repartit le Maître et tous trois vous méritez des louanges car vous avez formé un pays merveilleux. Vous pensiez être des rivaux et vous étiez des collaborateurs. Aucun de vous en effet n'eut pu, avec le seul élément qu'il prônait, former un pays vraiment prospère. Toutes les œuvres de Dieu se complètent et ce qu'à votre insue, vous avez réalisé en commun, le démontre abondamment.

Vous avez ensemble constitué la contrée la plus belle, la plus riche, la plus fertile qui soit. J'y ferai venir le peuple que j'ai désigné pour y vivre.

Ainsi naquit un grand pays; des navigateurs hardis vinrent de France y planter la croix du Christ et l'appelèrent le Canada.

C'est le pays au sol fécond, aux eaux superbes et abondantes, aux opulentes forêts.

C'est une terre de choix, riche des divines bénédictions.

LE VIEUX MÉNESTREL

Le moulin qui ne tourne plus

Le moulin de maître Humeau tournait si vite et si bien, de jour, de nuit, par tous les temps, que le monde s'en émerveillait et que le meunier s'enrichissait. Il était haut sur une colline, solidement assis, bâti d'abord en maçonnerie, d'où s'élevait une charpente... Oh ! la belle charpente, mes enfants, et que celui qui l'avait faite, dans les temps dont on ne parle plus, devait être un bon ouvrier ! Elle commençait par un pivot d'un seul morceau, d'où partaient plus de trente poutrelles courbées portant la cage, les ailes, le toit, et le meunier qu'on ne voyait pas. On avait abattu les arbres à plus de cent mètres autour, et comme le pays était de plaine, très étendu et très ouvert, le moulin comme un phare, était visible de partout. La moindre brise, qui traversait, le rencontrait. Il n'en fallait, pour faire virer les ailes blanches, que ce qu'il en faut pour que les blés chatoient, pour qu'une tige de pissenlit perde ses graines. Un orage le rendait fou, Pendant l'hiver, quand soufflait le vent du Nord, le meunier

serrait toute la voile et ne laissait que le châssis en baguettes de châtaignier qui suffisait à tourner la meule, et joliment, je vous assure.

Par la fenêtre, quand il ne dormait pas, maître Humeau regardait les ânes monter au moulin, comptait les fermes où le plus souvent, on lui devait quelque argent, et si les moissons mûrissaient, se réjouissait de ce que le bien des autres allait lui rapporter des profits assurés. “ Un sac de blé, deux sacs de farine ”, c'était sa devise et sa mesure. Il y gagnait encore assez pour être devenu, en peu d'années, le plus gros personnage du pays. Toute la semaine il était meunier, blanc des pieds à la tête ; mais, le dimanche, on l'eut pris pour un vrai seigneur, tant il avait de beaux habits, la mine fraîche et l'air content de vivre.

— Maître Humeau ! disaient tous les gens.

— Eh ! mon bonhomme ! répondait-il.

On ne lui en voulait pas. Il était honnête. A vieillir, malheureusement, un peu d'avarice lui vint. La richesse lui fit le cœur plus dur, et il se montra plus exigeant envers les débiteurs qui payaient mal, moins accueillant envers les pauvres qui n'avaient ni chevaux, ni charettes, ni ânes, ni mulets, et portaient au moulin tout leur froment dans une poche. Un jour que sur la plaine, toute blonde de chaumes, une brise fraîche s'était levée, qui faisait tourner à ravir les quatre ailes de toile, le meunier et sa fille, les bras croisés sur l'appui de la fenêtre, causaient de l'avenir et comme il arrive toujours, l'imaginaient encore plus beau que le présent. Cette fille était jolie, plus demoiselle que meunière, et, sans être méchante, avait pris l'habitude, par la faute de ses parents qui la gâtaient, de juger le monde du haut de son moulin, c'est-à-dire d'un peu trop haut.

— Jeannette, disait le père, les affaires marchent bien.

— Tant mieux pour vous !

— Tant mieux aussi pour toi, Jeannette ; car, dans deux ans, ou je ne m'y connais pas, ta dot sera mise de côté, le moulin vendu, et je crois que les bourgeois de la ville, même les plus gros se disputeront à qui deviendra le gendre d'un rentier comme moi.

La fille souriait.

— Oui, j'ai eu raison, reprenait-il, de refuser ces petites moutures qui donnent autant de mal que les grandes, et qui ne rapportent rien. La

clientèle des bésogneux, je n'y tiens pas. Qu'ils aillent à d'autres ! N'est-ce pas, fillette ?

La jeune meunière étendit le bras vers le chemin creux, ancienne route à peu près abandonnée, toute couverte de saules, qui s'ouvrait au bas de la butte du moulin, descendait jusqu'au plus profond de la vallée, et, rencontrant un ruisseau, le suivait en se tordant, comme un gros sillon vert, jusqu'à l'extrême lointain où les lignes s'effacent. Par là venaient encore, au temps des récoltes, les charettes chargées de foin, de blé ou d'avoine, et toute l'année, mais peu nombreux, les habitants des rares métairies perdues dans la partie humide de la plaine, Jeannette montra donc un point de la vieille route, et dit :

— Voilà justement la veuve du Guenfol qui monte ! Elle a son fils avec elle. Que portent-ils donc sur le dos ? Des sacs de grain, si je vois net ! Une bonne cliente, la veuve du Guenfol !

Elle se mit à rire si joliment, que les ailes du moulin, qui tournaient pour moins que cela, se mirent à virer plus vire.

— Une glaneuse, une gueuse ! répondit maître Humeau. Tu vas voir comme je la recevrai !

Il demeura les coudes appuyés sur le bord de la fenêtre, et avança un peu sa tête enfarinée, tandis que la femme, péniblement, commençait à gravir le raidillon. Elle était toute courbée, la veuve du Guenfol, sous le poids d'une poche aux trois quarts pleine, qu'elle portait sur le dos et retenait des deux mains par-dessus l'épaule gauche. Trois fois elle s'arrêta avant d'atteindre le sommet de la colline. Et, quand elle jeta enfin son sac près de la porte du moulin, elle soupira de fatigue et de plaisir.

— Ah ! dit-elle en regardant son fils, un petit de sept ans tout frisé, nous sommes au bout de nos peines, Jean du Guenfol !

Elle leva la tête.

— Bonjour, maître Humeau et la compagnie. Voilà du joli blé que je vous apporte. Il n'y en a pas beaucoup, mais je le crois de bonne sorte.

— Vous pouvez le remporter, fit le meunier ; mon moulin ne tourne pas pour quatre boisseaux de froment. Il lui faut de plus grosses bouchées.

— Vous l'avez bien fait l'an passé ?

— Oui, seulement je ne le fais plus. Est-ce compris ?

C'était si bien compris, que la veuve pleurait déjà, en considérant sa poche de grain et la pochette du petit Jean, étalées côte à côte, appuyées l'une contre l'autre, comme une poule grise et son poussin. Les remporter, était-ce possible ? Le meunier ne serait pas si cruel. Il plaisantait. Et, faisant mine de s'en retourner :

— Viens, dit-elle, Jean du Guenfol ; maître Humeau va prendre ton sac et le mien, et il nous rendra de la farine blanche !

Elle prit par la main son fils, qui regardait en l'air, vers la lucarne du moulin, et qui disait :

— Il ne veut pas ! Méchant meunier qui ne veut pas !

Mais à peine avait-elle descendu la moitié de la pente que l'homme, tout en colère, parut au seuil de la porte, et, puisant dans le sac à pleines mains, lança des poignées de froment contre ces pauvres.

— Le voilà votre grain ! Revenez le chercher, si vous ne voulez pas que tout y passe, mendiants que vous êtes, mauvais payeurs !

Et les grains de la glane s'échappaient de ses lourdes mains ; il roulaient sur la pente ; ils pleuvaient sur la mère et le fils, et, si grande était la force du meunier, qu'il y eut toute une poignée qui vola jusqu'au sommet du moulin, et retomba comme grêle sur le toit.

On entendit un craquement, et les ailes s'arrêtèrent net. Mais le meunier n'y prit point garde, car il remontait déjà l'échelle intérieure, tandis que la veuve, toute désolée, relevait un sac à moitié vide. La belle Jeannette riait à la fenêtre.

Un cotillon gris, une veste noire, c'est vite caché dans la campagne feuillue. En peu de minutes, maître Humeau et sa fille eurent perdu de vue les deux pauvres. Alors ils cessèrent de rire et s'aperçurent que le moulin ne tournait plus. Les ailes remuaient du bout, frémissaient, pliaient un peu, comme si elles étaient impatientes de repartir ; mais le pivot résistait au vent. Le moulin était arrêté.

— Je vais lui donner de la toile, dit le meunier ; c'est la brise qui aura faibli.

Et, d'un tour de manivelle, il déploya, sur les traverses de bois, toute la toile qu'il déployait dans les jours où le vent se traîne, paresseusement, dans les cieux calmes. La charpente entière fut ébranlée, les murs du moulin trem-

blèrent et l'une des ailes se rompit sous la violente poussée de l'air.

— Maudits mendiants ! s'écria maître Humeau, voilà ce que c'est que de les écouter ! il y aura eu quelque saute de vent, bien sûr, pendant que je les renvoyais !

Les ouvriers, dès le lendemain, se mirent à réparer le moulin du meunier. Celui-ci les paya, tendit sa toile, comme à l'habitude, et écouta de l'intérieur de son réduit, près de ses meules immobiles, attendant ce roulement d'en haut, cette plainte du bois qui, tous les matins, annonçait que les ailes commençaient à virer. Il dut bien vite rentrer sa toile, de peur d'un accident nouveau. Les poutres longues pliaient comme des cerceaux, et rien ne tournait.

— Ces ouvriers de village sont des ignorants et des gâcheurs d'ouvrage ! dit le meunier. J'en ferai venir de la ville, et nous verrons !

Il eut, en effet, des ouvriers de la ville, qui démolirent le toit, remplacèrent les quatre ailes, l'engagèrent en de grosses dépenses, et cependant ne réussirent pas mieux que n'avaient fait les autres. Quand on voulut essayer leur machine nouvelle, le vent ne put la mettre en mouvement. Il siffla dans les traverses, tendit la toile, la creva même, et ce fut tout.

Cependant la clientèle s'en allait. Maître Humeau commençait à avoir des procès, à cause des fournitures qu'il avait promises et qu'il ne livrait point. La dot de Jeannette ne s'enflait pas, bien au contraire le meunier et sa fille commencèrent à pleurer.

— Je ne comprends rien à ce qui nous arrive, dit Jeannette ; mais je crois que ces gens du Guenfol y sont pour quelque chose. Nous les avons offensés, et peut-être qu'ils découvrieraient la raison pour laquelle le moulin ne tourne plus.

— S'il ne fallait qu'un beau cadeau pour leur faire lever le sort qui pèse sur nous, répondit le meunier, je n'y regarderais pas.

— Allez donc, et soyez très doux, mon père ; car notre fortune dépend peut-être de ces pauvres.

Maître Humeau obéissait toujours à sa fille, même quand elle n'avait pas raison. Mais, en cette circonstance, il fit bien de l'écouter.

Par les chemins, si verts qu'ils en étaient noirs le long du ruisseau, il se rendit au Guenfol. A mesure qu'il s'avancait vers le fond de la plaine, l'air devenait plus humide : des gre-

nouilles sautaient sur la mousse de la route abandonnée ; le parfum des plantes, à large feuilles, des foins jamais coupés, des roseaux qui entamaient la chaussée ou dentelait le courant, dormait au ras du sol. Et le meunier, habitué aux sommets, respirait mal et se sentait d'autant mieux porté à la pitié. Sous les branches, à quelque pas de la rivière et toute couverte de moisissure, il aperçut la maison du Guenfol : herbes au pied, herbes pendant du toit, elle avait comme une chevelure que le vent mêlait ou démêlait. On n'entraît là qu'en se courbant. Maître Humeau n'y entra pas, car il découvrit en temps un champ qui ressemblaient à une plate bande et où travaillait un enfant. Jean du Guenfol avait jeté sa veste sur le talus, et, dans la mince bande de terre, il bêchait de toute sa force, et l'on voyait autour de lui tant de tiges défléuries, de pavots, de menthe et de lavande surtout, que le nombre en était plus grand que celui des tuyaux de chaume.

— Voilà donc la mauvaise boisselée de terre d'où ils tirent leur vie ! pensa le meunier. Et c'est le petit qui le remue ! Holà, Jean du Guenfol !

L'enfant se retourna, reconnut maître Humeau, et rougit, sans quitter le sillon où la bêche venait de s'enfoncer. Mais, comme il était habitué à parler honnêtement à tout le monde, il demanda :

— Que voulez-vous, maître Humeau ?

— Mon moulin ne tourne plus depuis le jour où vous êtes venus, ta mère et toi, mon petit ami.

— Je n'y peux rien.

— Peut-être que si, peut-être que non. Ma fille Jeannette s'est mise en tête que mon moulin, qui s'est arrêté en vous voyant de dos, pourrait bien repartir en vous voyant de face.

— Ma mère est morte de misère, répondit Jean du Guenfol. Depuis quinze jours il n'y a plus que moi pour ensemençer notre champ, car ma grand-mère est toute vieille. Laissez-moi maître Humeau. Je n'ai pas le temps de vous suivre.

Il avait soulevé sa bêche et frappait la terre, qui s'éboulait en mottes velues. Les pavots tombaient, la menthe s'évanouissait en poussière, la lavande se brisait en fils bleus.

— Tu ne fais qu'enfouir de mauvaises graines dans ton champ reprit le meunier. Ecoute-moi si tu m'accompagnes au moulin, et si tu décou-

vres ce qu'il a, je te donnerai cinq sacs de farine, de quoi manger tout ton hiver.

— Je n'ai pas le temps.

— Tu en choisiras dix au versoir de mes meules.

— Maître Humeau, je ne suis point ouvrier en moulins, et je ne sais pas ce qu'ont vos ailes.

— Jean du Guenfol, je te ferai bâtir une maison neuve au bas de mon coteau, pour ta grand-mère et pour toi, et je t'abandonnerai un de mes champs grand comme trois fois le vôtre.

Le petit laissa tomber la bêche, et suivit l'homme.

Quand ils furent devant le moulin, les ailes ne tournèrent pas toutes seules comme l'avait cru Jeannette. Mais le petit monta l'échelle puis derrière lui le meunier et sa fille, qui n'ayant plus d'autre espoir, le suppliaient, chacun à son tour :

— Regarde-bien, Jean du Guenfol. Désensorcelle notre moulin ! Regarde bien, regarde tout !

Le petit fureta dans les coins, parce qu'il prenait plaisir à visiter le moulin. Il voulut grimper jusqu'au pivot des ailes, et le meunier se courba, en disant :

— Montes sur mes épaules, petit ; sur ma tête tu n'es pas lourd ! Vois-tu quelque chose du côté du pivot ?

— Je ne vois rien, dit Jean du Guenfol ; mais je sens l'odeur de notre blé !

A ce mot-là, maître Humeau fut si troublé, qu'il en faillit tomber à la renverse. Il s'appuya aux murs de bois de son moulin, et dit :

— Jean du Guenfol, je te promets...

Déjà l'enfant avait passé sa main dans l'ouverture où l'arbre de pivot tournait si bien jadis. Et comme il avait la main fine, il tâta les bords de la fente, reconnut le grain de blé au toucher, le retira... et aussitôt les quatre ailes, poussées par le vent d'automne, virèrent en faisant chanter tout le bois de la charpente.

Depuis lors, nuit et jour, le moulin n'arrête plus.

C'est pour cela qu'on voit maintenant sur la pente une maison nouvelle, avec un champ qui est grenant comme pas un, et qui n'a d'ombre, aux mois d'été, que les quatre ailes du moulin.

RENÉ BAZIN,

de l'Académie française.

Le seul moyen



DANS LE salon de Mme Ch...

La maîtresse du lieu reçoit la visite de son amie intime, Mme L..., qui a apporté son ouvrage.

Chacun sait en quoi consiste ce que ces dames appellent pompeusement "leur ouvrage". C'est généralement, quelque minuscule inutilité au crochet, qui tient à l'aise dans un sac pas beaucoup plus gros qu'un porte-monnaie. Cela permet de dire qu'on "travaille."

En conséquence de ces principes, Mme L... a exhibé une petite bande de broderie que Mme Ch... examina avec une complaisance protocolaire. Pendant quelques instants, on entend ces mots :

— Oh ! que c'est joli !...

— C'est bien ordinaire...

— C'est vous qui avez trouvé ce dessin ?

— Oui.

— Il est charmant... Vous avez vraiment des doigts de fée !... Cela fera un effet merveilleux..., etc....

On ne peut pas s'éterniser dans la contemplation d'un ouvrage au crochet. Quand Mme Ch... eut tourné et retourné dans tous les sens le chef-d'œuvre dû au génie prestigieux de Mme L..., il fallut bien passer à d'autres choses plus palpitantes. C'est alors que la maîtresse de maison, ayant levé les yeux sur son amie, poussa un cri :

— Mais... qu'est-ce que vous avez ?

— Moi... rien !... affirma Mme L...

— Si... vous avez quelque chose... vous avez l'air contrariée...

En effet, la visiteuse n'avait pas son visage enjoué des bons jours... Ses traits étaient tirés... Un pli soucieux se dessinait verticalement sur son front... On pouvait même à certains indices conjecturer qu'elle avait pleuré.

C'était si visible que Mme L... ne crut pas devoir dissimuler davantage et que, avec beaucoup de soupirs et un réel chagrin, elle se décida à vider le trop plein de son cœur

— Vous connaissez, fit-elle, mon petit René, et vous savez comment nous l'avons élevé. Nous avons placé cet enfant dans une pension sérieuse où nous sommes sûrs qu'il ne reçoit que

de bons enseignements. Pour éviter qu'il fasse de mauvaises rencontres nous nous sommes astreints, mon mari et moi, à le conduire et à le ramener toutes les fois qu'il s'y rend. Cet enfant est notre unique souci et nous avons veillé sur son innocence avec encore plus de sollicitude que sur la prunelle de nos yeux.

— C'est exact !... confirma Mme Ch..., que ce début intéressait.

— Or, poursuivit Mme L..., vous ne savez pas ce qui vient de m'arriver ?...

— Non.

— Eh bien ! j'avais chez moi quelques-uns de ces volumes qu'on trouve maintenant partout...

Vous savez, il y en a de tous les genres... C'est plutôt leste... Oh ! Oh !... m'étais-je dit en les parcourant, il ne faudrait pas que ces ouvrages fussent vus par René, et je les avais placés tout au faite d'un placard, derrière du linge.

— Oui...

— Je les croyais là bien en sûreté, quand, ce matin, ayant eu besoin d'examiner sa literie, savez-vous ce que je trouve sous le traversin de René... Eh bien ! je découvre là le plus mauvais de tous ces livres... Comment avait-il pu le dénicher.

— Vous le lui avez demandé ?...

— Je crois bien !... Et savez-vous ce que j'ai appris ?

— Non.

— C'est qu'il les avait tous lus !... Tous... tous !... Voilà mon enfant qui sait maintenant des choses que j'aurais voulu lui voir ignorer longtemps encore... Vous pensez si je l'ai tancé... Mais ce n'est pas cela qui remédie au mal, et, franchement, je suis désolée au point que j'en pleurerais encore !

Le chagrin de Mme L... était si profond que Mme Ch... n'essaya même pas de la consoler. Elle l'essaya d'autant moins qu'en elle-même elle ne pouvait pas s'empêcher de trouver que son amie avait été bien imprudente.

Elle se contenta de se livrer à des considérations générales.

— Il est bien vrai, dit-elle, que les enfants sont de terribles fureteurs. Dès qu'on a le dos tourné, ne fût-ce que pour quelques instants, ils vont tout droit aux objets qu'on essaye de leur cacher et qui piquent d'autant leur curiosité

On ne saurait prendre trop de précautions pour éviter que leurs recherches aboutissent... Ainsi moi, savez-vous ce que j'ai fait ?

— Dites voir, je vous en prie.

— On m'a prêté, il y a une quinzaine de jours, le dernier roman de Machin... Vous savez, ce livre qui fait tant de bruit.

— Oui... Il paraît que c'est d'un osé...

— Qui dépasse ce que l'on peut imaginer. A parler franchement, c'est une horreur... Il il a, là-dedans, des illustrations qui m'ont fait rougir, moi, qui ai plus de quarante ans... Vous comprenez que, pour rien au monde, je ne voudrais qu'un livre semblable tombât sous les yeux de ma grande Arlette, qui, à quinze ans, est restée l'enfant la plus pure qu'il soit possible de voir... Alors j'ai enfermé l'ouvrage dans mon chiffonnier, et j'ai toujours la clef sur moi... Comme cela, je suis bien tranquille...

* * *

La visite de Mme L... tirait à sa fin. Elle replia soigneusement sa broderie et l'enfouit dans son sac, et, se levant :

— Chère, dit-elle, vous ne savez pas ce que je voudrais vous demander ?

— Mais non !...

— Eh bien ! je meurs d'envie de jeter les yeux sur ce livre de Machin dont vous m'avez parlé... Est-ce que vous ne voudriez pas me le prêter ?...

— Je le veux bien. Mais, vous savez, attention à René !

— Soyez tranquille. Je mettrai l'objet, comme vous, dans mon chiffonnier, et j'aurai toujours la clef sur moi...

— A la bonne heure... Je vais vous remettre l'ouvrage.

Ce disant, Mme Ch... tira de sa poche la clef du meuble et ouvrit un tiroir en disant :

— Tenez ! c'est là qu'il...

Elle s'arrêta brusquement. Le livre n'y était pas...

— Est-ce que, dit-elle, je l'aurais placé dans un autre tiroir ?...

Mais elle eut beau chercher partout, elle ne découvrit pas le livre qu'elle cherchait.

— C'est trop fort ! répétait-elle Je l'avais pourtant bien mis ici. Où donc peut-il être ?...

Une même pensée traversa l'esprit des deux femmes

— Mais non ! ce n'est pas possible !... Mon Arlette !... Au fait, allons voir.

Et on alla voir.

Et dans la chambre de la jeune fille sous son traversin, on trouva le roman qui avait fait rougir sa mère

Ce fut au tour de Mme Ch... de se désoler.

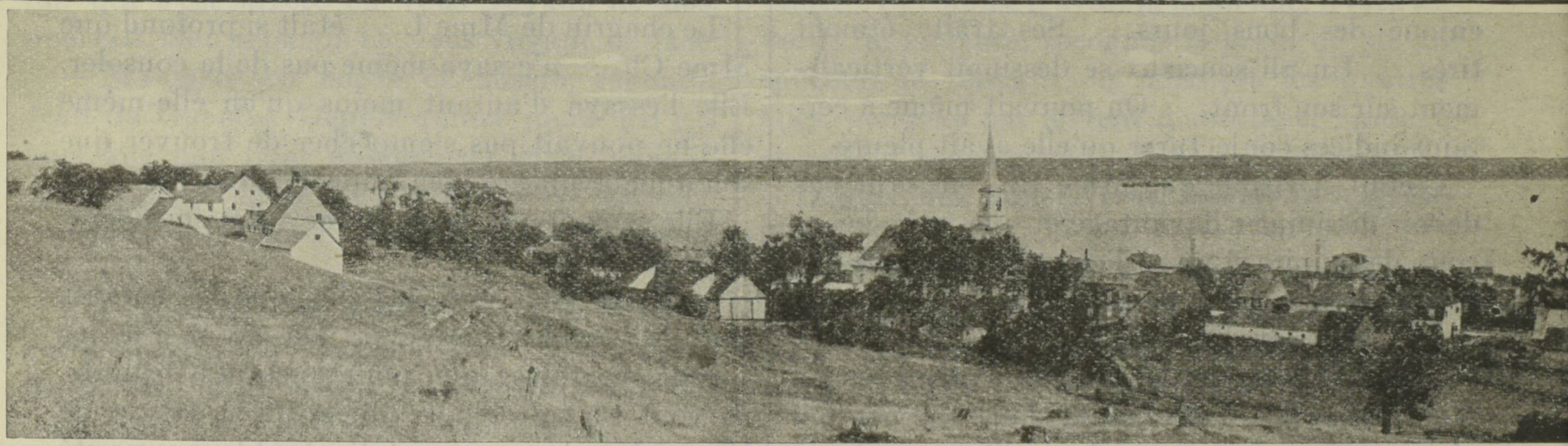
— Comment a-t-elle pu faire ? A-t-elle trouvé une autre clef ? A-t-elle profité d'un moment d'inattention pour s'emparer de la mienne ? C'est inconcevable ! Il n'y a donc pas moyen d'empêcher nos enfants de lire des mauvais livres ?

— Je crois bien, répondit Mme L..., qu'il n'y en a qu'un seul.

— Lequel, mon amie ?

— C'est de ne pas en avoir chez nous !

JEAN DES TOURELLES



LE VILLAGE DE LA POINTE-AUX-TREMBLES

Mésaventures d'un lettré chinois

L'ERREUR commune des Européens est de discourir sur la Chine, sans la connaître, car la plupart vivent plutôt en dehors de la Chine, dans les ports ouverts qui ne sont souvent qu'un mauvais coin du pays ; là, les méchants pullulent et ceux qui jugent de toute la pièce par les mauvais échantillons qu'ils ont sous les yeux s'exposent fatalement aux méprises du "*ab uno disce omnes*".

Quelques-uns, il est vrai, pour villégiaturer, quittent parfois l'horizon étroit des ports, remontent une rivière en barque, ou bien passent quelques montagnes en chaise et reviennent à leur domicile ardemment convaincus d'avoir vu la Chine à fond et étudié les Chinois chez eux. Mais, hélas ! ils se trompent encore, car ils n'ont vu les hommes et les choses que de loin et superficiellement ; comme voyageurs ils n'ont remarqué que des contours vagues et purement extérieurs : pour apprécier un peuple, il faut le connaître, et pour le connaître, il faut être mêlé à sa vie.

Dans l'Empire du Milieu, il y a deux classes bien distinctes : celle des lettrés et celle du peuple. La première prend tous les moyens pour s'enrichir et se faire une situation magnifique, la seconde à de grands défauts joint de grandes qualités. Le code Chinois étonne par la sagesse et l'équité des lois qu'il renferme ; il semble en le lisant qu'aucun peuple ne soit mieux administré. Mais ce ne sont que des belles phrases, en pratique c'est le mandarin qui fait la loi. Sans doute, il y a les "*rari nantes in gurgite vasto*", mais les bons fonctionnaires semblent toujours des oiseaux d'exception : *rara avis*. Pour obtenir cette charge de mandarin, à quelles bassesses ne se livre-t-on pas ! ou bien quels tours ingénieux n'emploie-t-on pas, pour arriver à ses fins ?

L'histoire suivante vous montrera, et la patience et le savoir-faire d'un homme pour obtenir un mandarinat.

M. Sin K'oan, (cœur large) était un jeune homme de famille aisée et dont l'instruction poussée avec soin lui avait permis de soutenir

brillamment ses examens. Reçu licencié, vite il se met en demeure d'obtenir une charge de mandarin. Avec quelques protections, il réussit à s'introduire chez un ministre ; aussitôt il cherche à capter la confiance de son maître et à gagner ses bonnes grâces à force d'esprit, de souplesse et de protestations de dévouement. Tour à tour joyeux ou affligé, passionné ou calme, vivant ou abattu, suivant l'esprit de son maître, il ne cherche plus qu'à être une copie fidèle du ministre et plus la copie sera fidèle, se dit-il, et plus j'aurai de chances de réussir. Aussi, avec quel soin, il sait entretenir une conversation et excelle dans les talents de société. Il est un répertoire vivant de toutes les histoires et de toutes les fables du voisinage, en invente au besoin et sait les narrer avec beaucoup de charme et d'intérêt. Devant les hauts dignitaires, il est la renommée aux cent bouches ; c'est un véritable journal ambulante. Avec quelle adresse, il pénètre les intrigues des différents partis ; toutes ses gentillesse sont réservées pour ceux qui détiennent en main une faveur quelconque et nouveau Janus au double visage, sans aucune conscience, il sait comme le caméléon changer d'attitude pour se faire bien voir des grands. Il tourne autour de la fortune, flattant ceux qu'elle flatte, laissant de côté ceux qu'elle abandonne, tantôt généreux ou pingre, traître ou fidèle, tantôt affable ou coléreux, doux ou méchant.

Pendant dix années, le pauvre licencié Sin K'oan fit ainsi très fidèlement sa cour au ministre. Et cependant pour lui, aucune lueur d'espoir ne luisait à l'horizon de la faveur ; à chaque moment des nominations avaient lieu, mais jamais son nom ne figurait sur aucune liste. Malgré tous ces déboires, cet oublié de la fortune ne négligeait aucun moyen d'être le bout-en-train de la société habituelle du ministre. Enfin après avoir longtemps cherché dans son esprit inventif le moyen le plus infallible d'attirer sur sa pauvre personne un sourire de la fortune, voici ce qu'il trouva. Un temps vint où il cessa de fréquenter les salons, on ne le vit plus dans les réunions et son absence fut remarquée du ministre et des autres dignitaires : on le crut malade. L'absence du M. Sin K'oan se prolongea pendant plus de trois semaines, lorsqu'un beau jour il reparait tout pétillant de joie et vient présenter ses hommages au ministre. Celui-ci heureux de le revoir, lui demande

à brûle-pourpoint : “ Te voilà après trois semaines . . . mais tu es donc tombé du ciel.”

Ah ! répond, Sin K'oan, Votre Excellence dit en ce moment plus vrai qu'elle ne pense.”

— “ Quoi donc, reprend le ministre, expliquez-vous, avez-vous été malade ?”

— “ Un licencié qui est sur le pavé depuis dix ans attendant toujours une place, ne peut manquer d'avoir une maladie que votre Excellence sait fort bien, mais il ne s'agit pas de cela ; et je puis vous assurer que dans la vie, il arrive parfois des choses bien étranges.”

— “ Mais que voulez-vous dire, de grâce parlez donc plus clairement.”

— “ Oh ! je le ferai avec plaisir, mais c'est une expérience que je ne voudrais plus recommencer : je viens d'être suspendu dans les airs.”

— “ C'est une chose impossible, encore une fois expliquez-vous, mais d'une façon claire et sans ombre de mystère.”

Il y a une vingtaine de jours, j'avais le cœur rempli de tristesse et d'ennui : aussi pour chasser tous ces papillons noirs de la mélancolie, il me vint à l'idée d'aller faire une partie de pêche. Je pris donc ma ligne : la journée s'annonçait belle, l'aube éclairait le paysage d'une demi-clarté, j'étais au fond d'une vallée boisée dans le creux de laquelle une rivière laissait couler doucement ses flots argentés. Les rayons du soleil levant empourpraient les cimes des pins et l'air était poudroyant, fin et doré. Bientôt le soleil monta, s'allongea, s'inclina : et tour à tour les cieux prenaient d'indéfinissables teintes du rose à l'orangé, du vert pâle à ce bleu indécis qui se mélange si bien à cette lumière blanche qu'on entrevoyait à travers les dentelures des branches. Tout en admirant la nature, suivant d'un œil amusé le vol des oiseaux secouant leurs ailes alourdies par la rosée de la nuit, je m'approchais d'un bouquet de saules qui bordaient le cours de l'eau.

Après quelques instants de repos, je prends ma ligne et je la laisse filer doucement au gré du courant. Bientôt des milliers de cigognes viennent s'abattre autour de moi ; songeant de suite que quelqu'un de ces oiseaux pourraient bien avoir l'envie de mordre à l'hameçon et craignant le peu de force de mon poignet, je saisis l'extrémité de la longue corde de ma ligne et prestement je l'enroule autour de mes reins. J'avais à peine terminé cette petite opération qu'un de ces gros volatiles se jette

sur l'appât et avale l'hameçon. Sans me presser, je le laisse tranquillement se pavaner à droite, à gauche ; puis il reste immobile comme une personne qui veut vous jouer un mauvais tour.

Je le regarde étonné ! mais ces oiseaux ont la digestion tellement prompte, que mon hameçon une ou deux minutes après, reparait à l'autre bout.

Stupéfait d'une pareille vélocité, je restais là, la bouche béante, lorsqu'une nouvelle cigogne se précipite sur l'appât et en un clin d'œil, l'avale et le digère à son tour. Une troisième suit le mouvement ; puis une quatrième, bref, cinq, dix, vingt, trente, cinquante, viennent successivement s'enfiler dans ma ligne. Le groupe des cigognes encore libres était nombreux et j'aurais pu augmenter la série de mes victimes, mais à la vue d'un si désopilant spectacle, un fou rire me prend et je donne libre cours à mon irrésistible gaité.

A ce bruit, la gent ailée m'aperçoit et prend son vol m'emportant au milieu des airs. Ma situation était loin d'être gaie, j'avais toujours peur que ma corde ne se cassât. En leur compagnie, je traverse une vaste plaine, passe, au-dessus de plusieurs montagnes, ballotté, tantôt à droite, tantôt à gauche : enfin ces fougueux coursiers las de me véhiculer de la sorte viennent s'abattre dans un endroit désert.

Mon premier soin est de me délibérer de ma corde et par le fait même de rendre la liberté à tout cet escadron. Alors, je respirais en me sentant sur un sol ferme, mais hélas ! je n'étais pas au bout de mes peines. Je m'assois au milieu des pierres et des herbes, regardant cette plaine jaune et morne, bornée à l'horizon par des hautes montagnes couvertes de neige. A force de contempler les alentours, j'aperçois au loin un énorme roc élevant au milieu des terres sa silhouette gigantesque. Étonné de ce spectacle, je me dirige vers cette curiosité et là, tout près, qu'est-ce que je vois ? . . . Mon roc s'était changé en une statue colossale dont la tête majestueuse se dressait jusque dans les nues. Tout interdit, je regarde, je m'extasie, et ô merveille ! sur la tête de ce géant apparaît un poirier tout chargé de magnifiques poires. Mon voyage m'avait donné de l'appétit et la vue de ces fruits succulents me faisait venir l'eau à la bouche ; mais comment parvenir à une telle hauteur ? Aide-toi, le ciel t'aidera . . . et me voici à la besogne.

Non loin de moi poussaient de longs roseaux ; en couper une grande quantité fut pour moi l'affaire d'un instant, et en les enfilant les uns dans les autres je me fis une perche d'une longueur égale à la hauteur de la statue.

Alors, d'un mouvement rapide, enfonçant l'extrémité dans les narines du colosse, je poussai tant et si bien que la gigantesque tête de la statue, prise d'un éternuement formidable s'agita si fortement qu'elle ébranla le poirier et toute les poires vinrent tomber à mes pieds.

Je ne m'étais pas trompé, la saveur en égalait l'éclat ; j'apaisai ma soif, ensuite je me mis à la découverte du pays. Bientôt j'appris que j'étais à six cent lys de la capitale. Me mettant en route je voyageai sans prendre de repos et dès mon arrivée je suis venu rendre mes hommages. Dans toute cette suite de circonstances, je n'ai pas oublié votre Excellence, je lui rapporte donc une de ces excellentes poires, non pas tant pour prouver l'authenticité de mon étrange aventure, que pour vous en faire savourer la suavité.

Le ministre égayé par ce récit des plus drôlatiques, prit la poire et la goûta sur le champ ; il la trouva délicieuse... et la morale de cette histoire fantastique fut celle-ci. Le lendemain M. Sin K'oan appelé en toute hâte par son Excellence, trouva son nom inscrit le premier en tête de la liste des nominations au "Mandarinat".

P. VENANCE GUICHARD, mis. apost.

L'Echo de la Mission.

Le peintre d'enseignes

Il y a quelques années, un artiste anglais avait peint un ours sauvage pour l'enseigne d'un *public house* de West Croydon.

— Combien me demandez-vous pour me peindre un ours, mais là, un bel ours blanc, dont l'aspect seul puisse m'attirer une nombreuse clientèle ? avait dit le débitant de boissons à M. Griève, artiste très modeste et de beaucoup de talent.

— Quatre guinées, avait répondu le peintre.

— Quatre guinées, mais, William, votre concurrent ne m'en demande que trois.

— Comment ! vous voulez dire qu'il vous peindra un ours blanc pour trois guinées ?

— Certainement.

— Et sera-t-il sauvage ou apprivoisé ?

— Un ours sauvage.

— Avec une chaîne ou sans chaîne ?

— Sans chaîne.

— Eh bien ! moi aussi, je vous peindrai pour trois guinées un ours sauvage sans chaîne !

— C'est entendu ?

— Affaire conclue.

Huit jours après, un grand cadre de bois était fixé au-dessus de la porte d'entrée. Sur un fond noir se détachait un magnifique ours blanc qui fit l'admiration de tous les buveurs de l'endroit.

Mais voici le revers de la médaille. Un vendredi, une tempête épouvantable éclata pendant la nuit sur le village de Croydon. De la pluie, de la grêle, de la neige, du vent, rien n'y manqua. Le samedi matin, lorsque le *publican* vint pour enlever les volets de son cabaret, il jeta un regard vers son enseigne, mais, ô surprise l'ours avait disparu.

Vite on va quérir le peintre et on lui fait part de ce phénomène.

— Etait-ce un ours sauvage ou un ours apprivoisé ? demanda froidement l'artiste.

— Un ours sauvage.

— Etait-il enchaîné ou non ?

— Il ne l'était pas.

— Eh bien ! alors, comment pouvez-vous supposer qu'un ours sauvage, par un temps comme celui qu'il a fait la nuit dernière, ait pu rester en place, s'il n'était pas attaché par une chaîne. Jamais, au grand jamais ! aucun ours n'y aurait résisté. Donnez moi les quatre guinées que je vous ai demandées, et je ferai un ours enchaîné, qui n'ira plus se promener lorsqu'il y aura un ouragan.

Le *publican* donna les quatre guinées, et Griève, au lieu de suspendre une aquarelle au-dessus de la porte du *public house*, y cloua un bel ours blanc, bien enchaîné et surtout... *peint à l'huile.*

— Lucy, as-tu partagé avec ton frère ta papillote de chocolat ?

— Oui, maman, j'ai mangé le bonbon et je lui ai donné la devinette ; il aime tant lire.



J. M. [Signature]

Devant la vie

LA FILLE DE LA MER



'AIME LA MER, mais c'est au calvaire de Bretagne que je l'ai surtout comprise. Verte ou bleue, calme ou brutale, elle léchait ou heurtait avec fracas des rochers drapés de velours brun par les algues. Sur le plus haut se dressait la croix.

Une massive croix de granit aux marches usées par les genoux des veuves et de celles qui ont peur de l'être.

Immuable dans les bourrasques du large, découpée sur le ciel dont l'or saignait, elle disait le courage et la souffrance nécessaires, la très vieille croix ! Et ses bras ouverts annonçaient, dans la tempête, la grande sérénité...

Et toi, mer, c'est ma vie que tu racontais avec tes crêtes d'écume ou tes ondes lisses et si perfides, tes remous, ta plainte qui ne cesse pas.

Et tes espaces infinis, la teinte adorable, là où tu rejoins le ciel, me parlaient du grand espoir !

Tu me disais les horizons plus beaux encore, les plaines d'azur où ceux qui ont pleuré et qui, maintenant, ont des ailes, nous attendent et louent le Seigneur !

L'AMIE DES FLEURS

Comme je les aime les fleurs féeriques de mon féerique jardin du Sud !

Avec leurs parfums qui sont de la joie, leur beauté dont les papillons sont jaloux, elles me disent tant de choses, mes belles fleurs !

N'est-ce pas ce qu'a vu Eve, ce que je vois au printemps ? Quand le ravin est tout flambant de géraniums rouges sauvages, et que le moindre bout de terre est un feu d'artifice en l'honneur de Dieu ?

Quelqu'un m'a dit :

Faites des bouquets.

Je n'ai pas répondu mais j'ai plaint le sacrilège qui, pour rien, voulait faire souffrir ces créatures de beauté. Oui, les fleurs souffrent ! Quand on les arrache et que leur sève coule, c'est un tout petit meurtre qu'on commet.

Si elles parlaient, elles diraient ce que j'ai su à force de vivre avec elles.

“ Souffrir, oui, nous le voulons ! mais ne nous faites pas orner des fêtes profanes ! Donnez-nous à des malades que notre parfum console ; à des petites mortes très pures. Priez par nous à l'autel.

“ Alors, nous aimerons sentir la vie s'en aller avec notre sève, parce qu'un ange nous emportera là où éclosent, plus belles encore, les fleurs qui ont rempli leur mission ! ”

Voilà pourquoi je respecte mes amies embaumées. Je les crois sœurs de celles que la comtesse Mathilde cueillait en chantant lorsque Dante l'a vue à la porte du paradis.

LA JEUNE FILLE SANS DOT

Je souffre quand maman me force à retourner dans ce monde qui n'est plus le nôtre.

Elle s'entête à ne pas le comprendre ; c'est pourtant ainsi !

Pour ses amies, je suis maintenant le danger ! La jolie fille sans dot dont leur fils pourrait s'éprendre ! Quelle horreur !

Et alors, c'est toute une stratégie pour nous avoir seulement le jour où ces Messieurs n'y sont pas...

“ Ils ont été forcés... ”

Ah ! je la connais la phrase d'excuse et aussi la terreur des jeunes gens dès que ma gaieté, mon chant ou mon sourire les émeut...

Comme tout de suite, ils se mettent en garde, ces amoureux très prudents ! Quelles petites phrases définitives ils lancent bien vite sur l'impossibilité de s'établir sans la forte somme...

Et, ils ont raison, du reste, puisqu'ils sont incapables de se priver d'un plaisir, d'un luxe, puisqu'il leur faut les sleepings, les palaces et les femmes à grands couturiers !

Et moi-même, je ne me suis pas adaptée...

Maman m'a donné ses goûts. Comment saurais-je me débrouiller dans un petit ménage ? en subir les tracas ? voir mes amis et surtout leurs enfants mieux habillés ?

Non ! je suis une déclassée ! Et voilà pourquoi je ne me marierai jamais.

Si, au moins, on m'avait donné la vraie religion, celle qui console, si, mon Dieu, je savais vous aimer...

LA JEUNE FILLE RICHE

Comme on m'envie !

On me croit heureuse parce que je suis élégante et la plus entourée au bal, et pourtant !

Je ne suis pas jolie et je le sais. Je sais que, en me quittant, celui qui m'a dit des choses si tendres et parfois, hélas, si troublantes, va me dénigrer devant la belle créature qu'il espère combler avec mes millions...

Et je ne veux pas, moi, subir ce que beaucoup subissent dans notre monde. Je ne serai pas le prix du mât de cocagne où grimpent furieusement tous les coureurs de dot...

Mais où le trouver, l'homme désintéressé qui m'aimera pour moi-même ? Pour ce moi qu'on connaît si peu ? que je ne livre pas.

Je ne puis choisir que dans un cercle restreint par nos mille préjugés... Du reste, je me défie de tous. Du docteur, du précepteur de mon frère aussi bien que du sportsman ou de l'auteur en vogue.

Pour tous, mes millions sont la réalisation du conte de fées : le gros lot. C'est mon or qui fait luire leurs yeux. Jamais je n'aurai la joie de me sentir aimée ! et voilà pourquoi, mon Dieu, plus que toute autre, j'ai besoin d'être aimée par vous.

LA FIANCÉE

Il m'a dit en partant : c'est le dernier soir que je suis privé de vous, mon aimée... et ses yeux luisaient, si ardents, presque durs.

J'ai couru me jeter dans les bras de ma mère et j'ai pleuré.

Pourquoi ? Je l'aime comme il m'aime ! C'est le bonheur ?

Oui... mais un bonheur lourd de choses qui m'effrayent ! si nouvelles ! inconnues...

Et je quitte les miens.

Oh ! ma chère petite chambre claire où j'ai tant prié, tant rêvé, tant pleuré, parfois... Mes frères si taquins et gais, Maman ! Maman qui m'aime malade ou robuste, gaie ou triste, laide ou jolie...

Ou plutôt non. Chacune de mes misères augmente sa tendresse !

Chère maman ! quand j'avais la fièvre, je n'avais pas peur en devenant laide de lui plaire moins, tandis que...

C'est mal ce que je dis là... mais... il m'a demandé avec trop d'inquiétude si je supporte la mer, si l'auto ne me fatigue pas... alors ? si, pour mon malheur, je devenais frêle comme la

femme de son frère qu'il plaint tant d'être toujours arrêté dans ses projets... il ?...

Mon Dieu, aidez-moi.

Ce pas dans l'inconnu est terrible pour l'enfant heureuse et insouciant que j'étais.

Je n'avais qu'à me laisser vivre. Il va falloir mériter mon bonheur pour l'augmenter et même hélas ! pour le conserver...

Il me faudra, comme maman, je l'ai bien vu, être gaie quand je serai près des larmes, active et mondaine quand je serai lasse à mourir. Il me faudra recevoir ces amis de mon fiancé qui m'inquiètent.

Et puis... il y a ce dont mes amies mariées parlent avec tant d'amertume ! quand, après la griserie du début, l'amoureux devient le mari raisonnable et, parfois, si sévère pour ce qui, en sa fiancée, lui semblait un charme de plus...

Mon Dieu, faites que, heureuse ou triste, je reste la vraie chrétienne. Faites que ce mariage soit un échelon monté et non, comme je l'ai vu un abaissement, une déchéance par les plaisirs médiocres et même bas...

Enfin, épargnez-moi, mon Dieu, la pire des peines : sentir mon mari moralement inférieur...

Mais pourquoi cette idée ? Il dit être croyant. Est-ce que ?

Ah non ! je veux dormir, je ne veux plus penser...

LA VIEILLE FILLE

Quand les chères enfants du patronage m'ont souhaité tout ce que je désire, j'ai dit :

"Je désire ce que j'ai."

Et c'était vrai ! Et j'ai souri en pensant que ces joies si profondes et calmes, dont est faite ma vie, je les ai eues malgré moi.

Oui, mon Dieu, vous l'avez prise en dépit d'elle-même, cette servante rebelle, et vous l'avez mise dans le plus beau de vos jardins.

J'avais une telle horreur du seul nom de vieille fille ! Et pourtant c'était ma vraie vocation.

Je demandais trop au mariage. L'amour conjugal, que je rêvais, n'était pas celui que m'ont fait connaître, plus tard, tant de confidences navrantes. Pour l'accepter tel qu'il est, dans notre monde trop riche, il fallait être ou meilleure, ou plus frivole que moi.

Je n'aurais pas su me résigner, m'adapter par un renoncement qui dépasse celui de la religieuse.

Je n'aurais pas su même me contenter d'à peu près, fermer les yeux pour ne pas voir les offenses et m'étourdir dans les joies factices d'une vie toute en surface.

Non, vraiment, je n'aurais pas pu !

Et vous le saviez mon Dieu ! Quand je pleurais en vous reprochant de laisser mon cœur vide, c'était pour le mieux remplir que vous l'éprouviez.

Des fiançailles rompues qui m'ont laissé une méfiance inguérissable, Puis, notre ruine et l'éloignement subit de celui que j'allais peut-être croire sincère... La mort de maman ; la si longue maladie de mon père que je me serais fait scrupule de quitter, même pour un de ces voyages que je rêvais, voilà ma jeunesse !

Et vous seul savez, mon Dieu ! ce que j'ai souffert lorsque, à trente ans, je cachais, avec un sourire calme, les ardeurs inutiles qui me tourmentaient.

Et puis ma sœur m'a confié ses enfants... et puis, cette orpheline recueillie au château a été suivie bientôt d'une autre.

Peu à peu mon cœur, ce pauvre cœur racorni par ses peines égoïstes, se dilatait. En essayant de guérir les autres, c'est moi que je guérissais !

Alors, l'amour que vous saviez en moi, mon Dieu ! l'amour vrai, l'amour des âmes, a jailli et a tout illuminé.

Ma vie, qui, dans mes belles années, était un supplice secret, est devenue si douce, si grande !

Ce n'est plus en moi quelle est, mais dans les autres. Je souffre leurs peines, mais leurs bonheurs sont mes joies, quelles joies !

Quand j'ai pu arracher au mal une jeune fille, retenir une autre sur la pente qui mène si bas, quand un malade me dit : " Avec vous, je souffre moins et je prie mieux."

Alors, mon Dieu, j'éprouve ce que doivent éprouver vos élus, et, de tout cœur, je vous remercie de ma vocation choisie, non par moi, mais par vous !

Vous, Seigneur, qui lisez tout au fond de nous-mêmes ce que nous ne savons pas discerner.

JACQUES MORIAN

(Extrait d'un livre à paraître prochainement sous le titre : *le Secret des âmes.*)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les femmes d'esprit en France

par le Comte J. du PLESSIS

(Nouvelle librairie Nationale, Paris, 3, Place du Panthéon).

Le comte du Plessis nous présente tout simplement des femmes d'esprit : à nous de les connaître, de les aimer ou de les juger, se dit-on en lisant la préface. Et c'est avec une vive curiosité qu'on se hâte d'ouvrir le volume.

Voici le Moyen-Age. Tout d'abord un long chapitre nous prévient du genre d'esprit que l'on va trouver dans ces salons nobles, dans ces cours princières. Il faut passer en revue — et très vite — l'histoire féminine littéraire de la France, de Charlemagne à François I. On retient le nom de Marie de France et celui de Christine de Pisan surtout que l'on connaît mieux.

L'on constate combien l'imprimerie facilite la diffusion du savoir féminin.

" Les femmes profitèrent de cet élan général vers le savoir..."

Elles sentent confusément que les temps leur sont favorables et qu'elles vont avoir une œuvre nouvelle à accomplir dans le développement de la civilisation."

C'est la naissance du féminisme. Durant cette époque, on remarque trois ou quatre grandes dames qui écrivent des discours, voire des traités sur l'excellence de la science pour la femme.

" Marie Stuart âgée de quatorze ans, prononce à la cour d'Henri II, et en latin, ne vous déplaît, une belle harangue pour établir combien leur sied l'étude des lettres et des arts." (1)

On nous introduit dans les salons les plus célèbres. Tous sont brillants de savoir, pétill-

(1) Les femmes instruites de ce temps là ne faisaient pas les choses à demi. Nos jeunes brevetées, nos bachelières, nos licenciées, nos agrégées même et nos doctresses ont ici de quoi devenir modestes. Elles ne l'emporteraient ni par le nombre, ni par la valeur sociale, à ne considérer que les hautes études, ni surtout, et en général, par l'ampleur et la solidité du savoir.

lants d'esprit — peut-être un peu gaulois — mais tous sont loin d'être édifiants. On reste étonné du sans-gêne qui règne et dans les paroles et dans les écrits de cette société qui tient pourtant le monopole de la noblesse, de la puissance, de la richesse et du savoir. Au salon de Louise Labé, la Belle Cordière, à celui de la reine Margot qui oublia dans la science et le plaisir qu'elle fut un jour reine de France — on arrive au salon bleu de l'hôtel de Rambouillet au XVIIe siècle, l'âge d'or des Précieuses — qui, au dire de l'auteur, furent loin d'être toujours ridicules.

C'est ici le "cœur" de l'ouvrage et ce n'est pas la partie la moins intéressante. Ce que fut au juste le rôle de ces fameux banquets d'esprits où se recontraient les plus grands talents de notre meilleure époque littéraire, c'est ce que nous apprend le chapitre intitulé : les salons bleus et la préciosité. Là vous faites connaissance avec Catherine de Vivonne l'originale Grande Mademoiselle, Madeleine de Scudéry et les autres Précieuses.

Il faut lire, pour avoir une juste idée de la pensée directrice du livre, les deux chapitres qui traitent de l'éducation et de la culture féminine et des femmes-auteurs, de l'époque classique.

Dans les salons des Précieuses, on aimait le "bel esprit" et "l'air galant" mais on dédaignait, ou plutôt on dédaignait la science et cette ignorance était générale. On ne voulait plus de femmes instruites mais des femmes cultivées, l'éducation était à la fois mondaine et religieuse. Et l'auteur se demande avec nous : "qui leur a donné leur ferme bon sens", à ces ignorantes ? Par quel miracle peuvent-elles lire Pascal avec jouissance, goûter le théâtre de Racine, encourager celui de Corneille ; et l'on songe avec étonnement que c'est à ces esprits que s'adressaient les sublimes sermons de Bossuet, ceux de Bourdaloue.

Vous ne pouvez deviner comment M. du Plessis répond à toutes ces questions... : "ces ignorantes ont étudié la religion. C'est la seule chose que la plupart d'entre elles sachent mais elles la savent bien. Pensez un peu au bon sens de cette réponse, et vous m'en direz des nouvelles.(2)

Je passe vite sur le "règne intellectuel des femmes au XVIIIe siècle."

C'est la décadence. Ce sont Diderot, Voltaire, Jean-Jacques que l'on lit, que l'on reçoit partout. Ce sont les salons des marquises du Chatelet, de Lambert, d'Epinay, de Mines, de Tencin, du Deffand, de Forcalquier et de la fameuse Madame Roland.

Les femmes sont encore plus ignorantes que sous Louis XIV mais elles règnent. C'est pour elles que les hommes écrivent, elles dirigent l'opinion, font les réputations littéraires, mais elles sont soumises à la royauté philosophique des rois Jean-Jacques, Voltaire. Et il résulte dans la société un beau désordre qui est peut-être un effet de l'art — de l'art mal compris — mais qui est aussi le grand précurseur de la Révolution.(3) L'incrédulité, l'immoralité, le culte de la nature, et de la personnalité : voilà la loi et la foi de ces salons. Quels tableaux décevants et attristants !

L'auteur passe rapidement sur le XIXe siècle où brillent surtout, d'après lui, Mme de Staël et George Sand, la première, une intelligence, la deuxième une voix, et il ne touche pas au XXe... et puis... il nous laisse conclure.

En fermant le volume, on se dit : "Comme c'est intéressant ! Puis, si l'on examine un peu plus profondément son impression, on reste attristé en songeant à la légèreté de vie de toutes ces charmantes femmes d'esprit, et à la corruption du XVIIIe siècle. A quoi donc leur servit tout leur esprit?... Il leur servit, paraît-il à modeler dans la grâce, l'élégance et la finesse, la belle langue dont nous nous servons si mal. Leur histoire nous démontre clairement aussi que même dans la littérature, si la femme ne règne pas, c'est elle au moins qui doit gouverner. Et, ma foi ! le rôle est assez beau pour ne pas nous en plaindre.

H. D.

(2) Il faut bien le constater, les femmes auteurs tiennent un rang bien secondaire dans la littérature. L'auteur excepte cependant une "victorieuse", la reine de la lettre, Mme de Sévigné, et il conclue : "Écrire n'est pas métier de femme... Les plus puissantes des femmes d'esprit dans l'ancienne France ne sont pas les femmes auteurs : ce sont les femmes du monde, qu'elles aient ou n'aient point écrit."

(3) "Le dénouement est proche. Femmes, salons, écrivains ont le vague sentiment que des catastrophes se préparent." D'Argenson, écrit en 1759 : "Il nous souffle un vent philosophique de gouvernement libre et antimonarchique. Peut-être la Révolution se ferait avec moins de constatations qu'on ne pense..."

EPHEMERIDES CANADIENNES

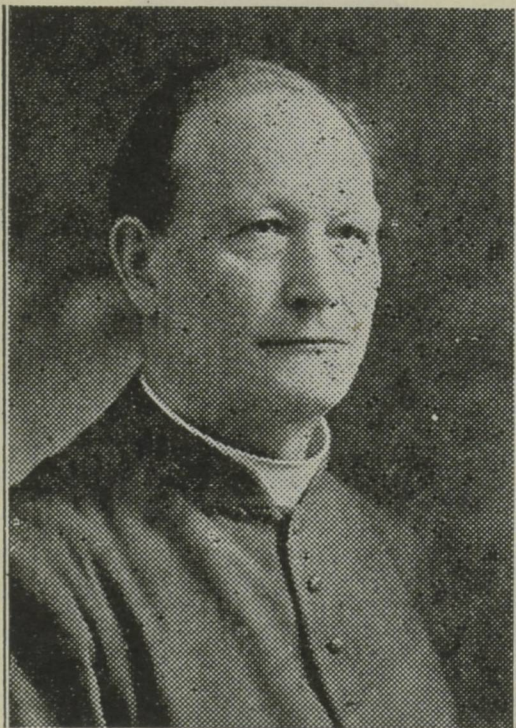
JUILLET 1921

1.— A Québec, dans la Salle des Promotions de l'Université Laval, s'ouvre le neuvième congrès de l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française. Le sujet à l'étude cette année est "Notre situation industrielle au triple point de vue économique, sociale et patriotique".

— A Québec, à l'âge de 77 ans, décède l'honorable E.-A. Déry, juge de la Cour du Recorder.

— Sur l'invitation de S. G. Mgr Casey, archevêque de Vancouver, avec l'approbation de S. G. Mgr l'archevêque de Montréal, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée Conception ouvrent une maison à Vancouver, C.-A. Ces vaillantes religieuses y établissent une école pour les enfants chinois et japonais.

— La mission française que dirige le Maréchal Fayolle, est acclamée à Toronto, aux cris de "Vive la France."



M. le chanoine P.-B. GARNEAU

2.— M. l'abbé Benoît-Philippe Garneau, bibliothécaire du Séminaire, est nommé chanoine titulaire du chapitre de Québec.

3.— A Montréal, se termine le Congrès franciscain, à l'occasion du septième centenaire de la fondation du Tiers-Ordre. Ce congrès a duré trois jours.

4.— L'hon. E.-N. Rhodes, orateur de la Chambre des Communes d'Ottawa, décide d'abandonner la politique aux prochaines élections générales, pour devenir gérant-général de la "British American Nickel Corporation", dont le siège social est à Ottawa.

6.— On apprend à Ottawa que Rome vient de séparer en deux communautés distinctes les maisons des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa qui sont établies au Canada et celles qui sont aux États-Unis.

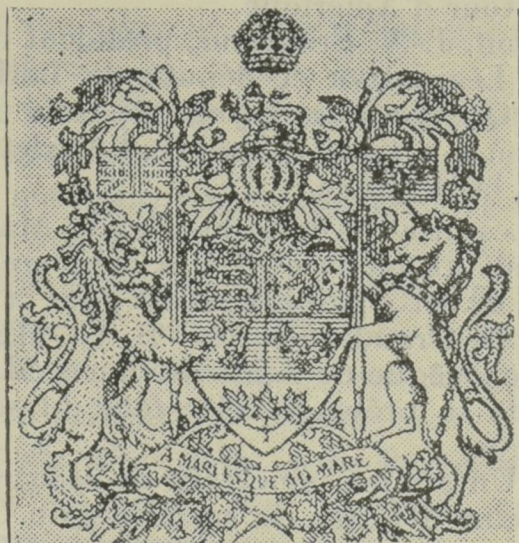
— L'Association des Médecins du Canada tient une convention à Halifax.

— La sécheresse prolongée cause, en Ontario, de grands dommages aux moissons, et les feux de forêts y sévissent, comme en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick, avec une désespérante activité.

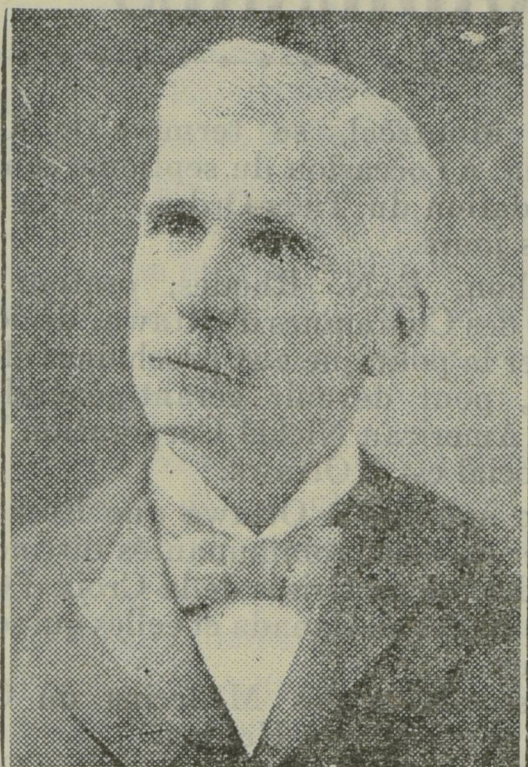
8.— Son Éminence le cardinal Bégin prescrit des prières publiques pour demander de la pluie.

— La ville de Québec éprouve la plus forte chaleur qu'elle n'a pas eue depuis soixante ans. A certains endroits, le thermomètre marque 108° F. de chaleur.

9.— Le collège héraldique de l'Angleterre vient d'approuver les nouvelles armes du Canada. La devise du nouveau blason du pays est *A mare usque ad mare* au lieu de *Dieu et mon droit, honni soit qui mal y pense*, que nous avions auparavant.



LES NOUVELLES ARMES
DU CANADA



M. le Dr A.-G. LARUE,
commandeur de l'Ordre de
Saint-Grégoire le Grand.

10.— M. le Dr A.-G. Larue, de Neuville, reçoit les décorations de commandeur de l'Ordre de saint Grégoire-le-Grand.

13.— Au Collège de Lévis, s'ouvre la 25ème convention annuelle des Missionnaires agricoles.

— Le professeur Lippmann, de l'Académie des sciences, membre de la mission Fayolle qui visita le Canada en juin dernier, décède à bord du paquebot "La France", pendant la traversée de retour d'Amérique.

— L'hon. J.-N. Francœur, président de l'Assemblée Législative et député de Lotbinière, arrive à Québec d'un voyage de trois mois en Europe où il a visité la France, l'Angleterre, la Suisse et la Belgique.

14.— Les citoyens de Saint-Claude, Manitoba, inaugurent un monument à la mémoire des 18 Français de cette paroisse morts pour la France pendant la Grande Guerre. S. G. Mgr Beliveau, archevêque de Saint-Boniface, Man., rehausse de sa présence cette fête du souvenir patriotique.

15.— Un groupe important de sénateurs, de gouverneurs d'États, de membres du Congrès et de commerçants américains arrive à Québec, où ils sont reçus à dîner à bord de l'"Empress of France." Sir Robert Borden et Sir Henry Drayton accompagnent les distingués visiteurs.

16.— L'avis français l'"Antarès" laisse Québec, après un mouillage de quinze jours dans notre port.

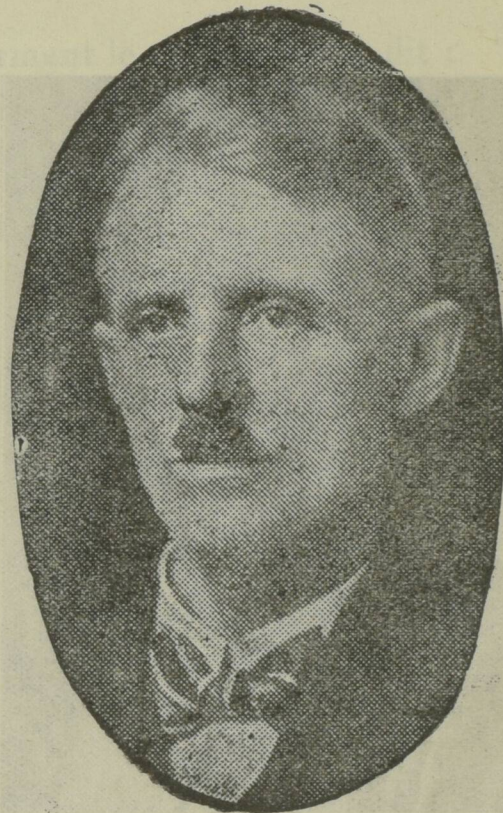
— Les fermiers de l'Ouest annoncent qu'ils auront besoin cette année de 40,000 personnes pour faire la récolte.

18.— Aux élections provinciales de l'Alberta qui ont eu lieu aujourd'hui, le parti agraire (Fermiers-Unis) l'emporte haut la main. 39 candidats fermiers sont élus, contre 14 seulement pour les libéraux et 8 pour les indépendants et les ouvriers.

— La province de Québec offre un grand banquet à Leurs Excellences le Duc et la Duchesse de Devonshire à l'occasion de leur départ du Canada. Ce banquet, qui a lieu au café de l'Hôtel du parlement, est présidé par l'hon. M. L.-A. Taschereau, premier-ministre de la Province.

19.— Leurs Excellences le Duc et la Duchesse de Devonshire s'embarquent à Québec à bord de l'"Empress of France" pour l'Angleterre.

— Pour des fins économiques, le gouvernement fédéral décide de réduire d'un dixième l'effectif des troupes permanentes du Canada.



M. GAUDIOSE HÉBERT

— M. Gaudiose Hébert, président du Conseil des Syndicats catholiques et nationaux de Québec, vient d'être nommé membre du Comité-Général de la Société de la Ligue des Nations au Canada.

20.— La ville de Montréal confie à une compagnie locale le soin de construire dix-sept cents maisons en briques pour servir de logements aux ouvriers.

21.— Toute la région du nord, dans le bassin Mackenzie, depuis le fort Norman en allant vers le pôle, aurait dans son sous-sol d'abondants gisements de gaz naturels, de charbon et de pétrole, au dire des explorateurs.

22.— M. Arthur Sauvé, chef de l'Opposition provinciale décide finalement d'accepter l'offre que lui faisaient les employés du Tramway, à Montréal, d'agir comme leur représentant au bureau d'arbitrage qui doit rétablir l'accord entre eux et leurs patrons.

24.— En présence des hon. MM. Mercier, ministre des Terres, et Galipeault, ministre des Travaux Publics et du Travail dans le gouvernement de Québec, et de plusieurs autres députés et notables de la place, a lieu à Saint-Jérôme, Lac-St-Jean, la bénédiction d'un pont métallique sur la rivière Métabetchouan.

25.— S. G. Mgr F.-X. Cloutier, évêque des Trois-Rivières célèbre le 22ème anniversaire de sa consécration épiscopale.

27.— La Chambre de Commerce du District de Montréal constate et dénonce que l'absence d'un traité formel de commerce entre le Canada et la France nuit considérablement aux relations commerciales entre les deux pays, et c'est la cause que les Etats-Unis sont en passe d'éliminer les négociants canadiens sur le marché français.

— Le gouvernement de la province de Québec décide d'envoyer deux représentants, les honorables MM. Caron et Delâge, aux grandes fêtes du 3e centenaire de la découverte des Grands Lacs par Samuel de Champlain. Ces fêtes auront lieu à Panetanguishene, Ont., les 2 et 3 août prochain.

— Le gouvernement fédéral du Canada a résolu de prendre des mesures efficaces en vue de porter remède au chômage, dont les proportions croissantes sont pleines de menaces pour l'hiver prochain. A cette fin, le Ministre du Travail provoquerait, à l'automne, une conférence entre les représentants des gouvernements fédéral et provinciaux, des municipalités et des syndicats de métiers, dans le but d'élaborer un programme capable d'activer le travail.

28.— M. Herbert Greenfield accepte la proposition de devenir Premier Ministre, en Alberta, et il annonce qu'il sera bientôt en mesure de faire connaître le personnel de son cabinet.

— Les feux de forêts menacent plusieurs villes et villages en Nouvelle-Écosse ; un petit hameau, celui de New-Haven, près Sydney, est rasé et 400 personnes se trouvent entourées par une ceinture de feu. On réussit à les soustraire

à ce grave péril. L'incendie détruit pour des milliers de piastres de bois d'œuvre, tant sur pied que dans les cours à proximité des scieries, comme à Nelson, sur la Miramichi, au Nouveau-Brunswick.

29.— Ce matin décède à St-Hyacinthe l'hon. M. E. Bernier, ancien ministre de l'Intérieur dans le gouvernement Laurier, à l'âge de 79 ans.

— On construit à Montréal, une nouvelle et importante station de radio-télégraphie, pour le service du ministère de la Marine. Cette station sera sise au Sault au Recollet et remplacera le poste existant aujourd'hui sur la jetée Tarte, dans le port.

— Au ministère des Terres et Forêts de la province de Québec, on estime déjà à plusieurs millions de piastres, et sans posséder encore de rapports définitifs, les pertes qu'ont subies nos forêts par suite des incendies récents.

— La neuvième convention annuelle des Services sanitaires de la Province de Québec se termine ce soir au Séminaire de Chicoutimi. Environ cent vingt médecins de toutes les parties de la Province y prennent part. Cette convention a duré deux jours.

31.— On annonce la mort de l'hon. M. James Domville, membre du Sénat canadien pour le Nouveau-Brunswick, et de M. Alex.-C. Ross, financier, ancien député fédéral libéral, du Cap-Breton-Nord, Nouvelle-Écosse.

— Seize mille employés de chemins de fer de l'État, dans l'Ouest canadien, voient leur salaire réduit de 12 pour cent, à compter du 15 juillet dernier, selon la politique adoptée à ce sujet.

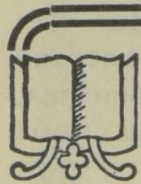
La ruse du grec

Un pauvre Grec, raconte l'historien Macrobe, avait pris l'habitude de présenter à Auguste, quand il descendait de son palais, une épigramme en son honneur. Cette flatterie n'avait aucun succès.

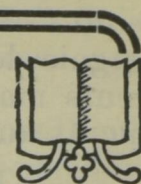
Un jour que le poète s'apprêtait à renouveler sa démarche, l'empereur traça rapidement de sa main une épigramme grecque et la lui fit remettre comme l'autre s'avancait. Le Grec, aussitôt, témoigna son admiration, et, s'étant approché du prince, il poussa l'astuce jusqu'à tirer d'une misérable bourse quelques deniers qu'il lui présenta, en disant :

— Cela n'est point, sans doute, proportionné à ta fortune, ô César ! je te donnerais plus si je possédais davantage.

Ce trait provoqua un rire universel, et Auguste, ayant appelé son trésorier, fit compter 100,000 sesterces au pauvre Grec.



Gauseries Scientifiques



Les affections chirurgicales les plus fréquentes

LE RÔLE de l'infirmière n'est pas de diriger un traitement, c'est celui du chirurgien ; mais elle peut, soit dans ses visites charitables, soit dans sa propre famille, faciliter grandement parfois la tâche du chirurgien. Elle peut, sous sa direction, donner elle-même certains soins accessoires ; elle peut, aussi, conseiller de prendre de bonne heure un avis éclairé, même pour une affection qui semble encore très bénigne ; lorsque les notions d'assistance aux malades qu'elle a acquise lui ont appris que certaines maladies prennent parfois et très rapidement une grande extension, elle peut insister auprès de son entourage pour qu'un conseil chirurgical soit suivi rapidement et sans délai lorsque l'urgence de l'intervention n'apparaît pas aux yeux de tous comme étant aussi absolue. Enfin, dans certaines affections chirurgicales de très longue haleine, qui souvent se soignent au domicile même du malade (tumeur blanche, coxalgie, tuberculoses osseuses), le chirurgien ne donne que la direction générale et les soins les plus importants ; ceux de tous les jours appartiennent alors à la famille, et c'est à la constance, à la patience et à l'obéissance de l'infirmière qu'est due souvent, dans ce cas, une bonne partie de la guérison.

C'est dans cet esprit, qu'après avoir établi une classification générale des maladies chirurgicales, nous allons étudier ensemble les plus fréquentes d'entre elles.

Commençons par les tumeurs, dont nous avons déjà indiqué l'origine et leur classification. Nous savons qu'on les divise en tumeurs malignes et en tumeurs bénignes ; nous commencerons par les premières.

Je vous rappelle que les tumeurs malignes ont un triple caractère : d'être à évolution progressive, de s'étendre, et d'essaimer souvent des colonies lointaines, de récidiver fréquemment sur place après leur ablation, enfin d'acheminer le malade vers la cachexie finale.

Les tumeurs malignes sont souvent appelées dans le public des cancers : ce mot ne correspond pas à une classification scientifique ; mais il est commode, parce qu'il groupe bien pour les gens du monde tout ce que la chirurgie appelle tumeurs malignes.

Le cancer est une maladie fatale, lorsque par un procédé quelconque on ne le fait pas complètement disparaître. Il tue du reste de multiples façons : d'abord par sa propre malignité, par une sorte d'intoxication profonde qui mène à la mort. Mais parfois plus rapidement, en créant des obstacles aux fonctions nécessaires de la vie, tel le cancer de l'intestin, de l'estomac, qui peuvent par leur développement obstruer le tube digestif. Il tue encore en donnant naissance à des hémorragies, soit nées dans le tissu cancéreux, soit par érosion des gros vaisseaux.

Les cancers peuvent apparaître dans presque tous les organes, c'est ainsi qu'il y a des cancers de la peau, de la gorge, de l'œsophage, de l'estomac, de l'intestin, les cancers des poumons, du foie, les cancers des os, le cancer du sein, etc. Le cancer est plus souvent une maladie de la seconde partie de la vie. Mais il existe certaines tumeurs malignes (sarcomes) qui évoluent fréquemment et très rapidement chez les enfants.

En général, les cancers subissent plusieurs phases successives, quel que soit du reste leur siège. Ils commencent par former une tumeur, puis cette tumeur s'ulcère en constituant une plaie plus ou moins saignante. Cette plaie gagne en surface et en profondeur, et atteint, en les transformant, les tissus que le cancer a rencontrés dans son travail d'extension. Autour de cette plaie, et souvent même avant qu'elle ne soit formée, le cancer envoie, par l'intermédiaire des vaisseaux lymphatiques, des colonies cancéreuses qui vont pulluler dans les ganglions lymphatiques du voisinage.

Cette propagation aux ganglions lymphatiques est surtout facile à constater lorsque le cancer naît dans des régions superficielles : langue, sein, lèvre, etc. C'est ainsi que le cancer de la langue s'accompagne assez rapidement d'en-

gorgement ganglionnaire du cou ; celui du sein d'engorgement ganglionnaire de l'aisselle. Ces ganglions engorgés au voisinage d'un cancer sont eux-mêmes cancéreux, et deviennent le point de départ d'une nouvelle localisation de la maladie. La plupart des cancers profonds s'étendent aussi aux ganglions du voisinage, mais cette adénite cancéreuse échappe souvent à notre investigation.

En présence d'une affection aussi grave on a naturellement cherché des remèdes très actifs et très puissants susceptibles de tuer en quelque sorte dans l'œuf le cancer.

Jusqu'à ce jour, on ne connaît scientifiquement qu'un seul moyen capable de guérir les maladies cancéreuses : c'est l'intervention chirurgicale. Il convient de se méfier beaucoup de tous les remèdes empiriques qui prétendent guérir les cancers. Les employer, c'est perdre un temps précieux.

Cette extirpation doit être aussi complète, aussi vaste que possible pour être efficace. Elle ne doit pas seulement s'arrêter à la tumeur que l'on sent, elle doit aussi enlever toute la région voisine, car on ne peut connaître d'une façon précise, même en opérant, les limites exactes d'un cancer. Elle doit aussi enlever les ganglions contaminés.

Dans le cancer de sein, c'est toute la glande mammaire qu'il faut extirper. Du reste, pour peu qu'il y ait des chances de propagation aux ganglions du voisinage, on doit enlever aussi complètement que possible ces ganglions, c'est pour cela que le chirurgien qui opère un cancer du sein ayant donné naissance à une simple petite tumeur ganglionnaire de l'aisselle, est obligé d'aller dans cette aisselle faire une dissection minutieuse de ses parois et de son contenu, et presque constamment, il rencontre, chemin faisant, à côté de petites tumeurs ganglionnaires qu'il a pu déjà repérer dans son examen, une quantité considérable de petits ganglions sensibles au palper, et qui sont déjà pris par l'infection cancéreuse.

Il ne faut donc jamais demander à un chirurgien mis en présence d'une tumeur (qui est ou qui peut être un cancer) de limiter son action quand bien même l'esthétique devrait en pâtir. Il faut le laisser seul juge de l'étendue de son œuvre. C'est le seul moyen d'éviter, dans la mesure du possible, une récurrence.

Comme on ne peut jamais savoir exactement à quels moments naît la première cellule cancéreuse, que le cancer ne se révèle en général qu'après un temps assez long, depuis son début, il faut accepter l'opération chirurgicale dès que le chirurgien la croit utile.

Il a y un nombre considérable de gens qui meurent de cancer pour n'avoir pas voulu se laisser opérer assez tôt, et qui, par crainte d'une intervention chirurgicale, se sont bornés d'abord à faire ces traitements qui ne donnent aucun résultat positif. Nous voyons sans cesse des malheureux, porteurs depuis des mois de tumeurs cancéreuses, et qui viennent nous trouver trop tard.

L'extirpation totale conduit, au contraire, lorsqu'elle est faite de bonne heure, à d'excellents résultats, sauve un grand nombre de malades, et même, lorsqu'elle est faite plus tardivement, donne aux cancéreux de longs mois et même souvent de longues années de survie.

Depuis quelque temps on se sert parfois, dans les cancers tout à fait superficiels, notamment dans les petits cancers de la peau, de l'influence non douteuse qu'ont sur les cellules cancéreuses, soit le radium, soit les rayons X. Ces procédés réussissent quelquefois à guérir ces petits cancers de la peau, mais ils sont totalement insuffisants pour les tumeurs quelque peu volumineuses.

On considère cependant que les rayons X peuvent détruire, à une certaine profondeur, des germes cancéreux extrêmement petits, méconnaissables à tout examen ; c'est pour cela qu'à l'heure actuelle la plupart des chirurgiens, après l'opération du cancer (du sein par exemple), ordonnent quelques séances de rayons X sur les régions voisines, de façon à les désinfecter en quelque sorte des quelques germes minuscules pouvant être restés, et cette méthode semble diminuer d'une façon très appréciable le nombre des récurrences.

Lorsqu'un malade a été opéré d'un cancer superficiel (peau, sein, langue, etc.), lors même que l'ablation a été très vaste et que la cicatrice s'est très bien faite, il est nécessaire qu'il accepte une surveillance périodique du chirurgien, de façon à ce que, au moindre symptôme d'une récurrence encore très limitée, une nouvelle intervention puisse être pratiquée ; il arrive, en effet, souvent que ces petites récurrences peuvent être extirpées rapidement et facilement,

et qu'après cette extirpation il n'en reparaisse plus d'autres. Ces récidives peuvent se produire après des mois, souvent des années, la surveillance doit donc être de longue durée.

Il faut donc extirper complètement les cancers, mais il peut arriver qu'un cancer soit très étendu et très profond, ou, qu'il ait envahi un organe tellement essentiel qu'on ne puisse l'enlever chirurgicalement sans provoquer la mort du malade, comme ces cancers peuvent donner naissance à des troubles secondaires, qui mettent d'une façon rapprochée la vie du malade en danger (obstruction de l'estomac ou de l'intestin), la chirurgie peut alors apporter un remède temporaire à cet état, arracher le malade à une mort immédiate, pratiquer ce qu'on appelle une opération palliative. Cette opération ne détruit pas le cancer, mais donne au malade une survie parfois prolongée.

Enfin, certains cancers, qui en apparence sont inopérables, deviennent parfois opérables après des applications réitérées de radium qui, agissant à distance, limitent en quelque sorte le mal et permettent au chirurgien de faire une extirpation totale.

Les tumeurs bénignes sont très nombreuses, nous ne pouvons les étudier en détail, nous savons qu'elles ont un caractère commun, c'est de ne pas acheminer par elles-mêmes et d'une façon sûre le malade à sa perte ; elles peuvent pourtant entraîner à la mort par leur volume exagéré, car si elles n'envoient pas, comme les tumeurs malignes, des prolongements éloignés ou rapprochés, beaucoup d'entre elles ont une tendance à grossir démesurément : tels, par exemple, certains fibromes : les kystes de l'ovaire ou certains kystes du foi, etc.

Plus on attend pour opérer ces tumeurs bénignes, plus l'opération devient étendue et difficile, et par là même dangereuse. Il est donc préférable, en présence de ces tumeurs bénignes à tendance extensible, de les opérer dès qu'elles sont reconnues ; on épargne ainsi au malades de longues souffrances, certains dangers.

Enfin, il y a des tumeurs bénignes (même de petit volume), qui sont douloureuses, d'autres qui créent des compressions de vaisseaux ou d'organes : ces tumeurs doivent être également rapidement enlevées.

Dr H. MAYET

(Extrait du Cours de l'Institut catholique de Paris).

La production commerciale de l'oxygène

QUAND on voit actuellement les multiples travaux où l'emploi de l'oxygène est indispensable, on reste étonné que la première tentative pour obtenir ce gaz industriellement date seulement de 1886. C'est, en effet, cette année-là que la première usine à oxygène fit son apparition à Londres.

Le procédé de fabrication avait été imaginé par deux français, les frères Brin, qui s'étaient basés sur une découverte faite en 1851, par le chimiste Boussingault. Celui-ci avait établi qu'à une température de 600 degrés le monoxyde de baryum absorbe rapidement l'oxygène de l'air, en formant du bioxyde ; en continuant jusque vers 850 degrés, l'oxygène est libéré et le baryum reprend sa forme de monoxyde, avec faculté de recommencer indéfiniment le cycles.

Le procédé Brin demanda de longs efforts avant de bien être au point ; mais pendant vingt ans, il fut le seul employé aussi bien en France en Allemagne, aux États-Unis qu'en Angleterre. Il ne fût détrôné qu'en 1907, époque où Linde et un peu plus tard Claude réussirent la liquéfaction de l'air et sa séparation en ses deux éléments : azote et oxygène.

La British Oxygen Company se transforma et adopta le procédé de l'air liquide ; mais elle avait alors en fonctionnement trois fabriques à oxyde de baryum pouvant donner 850 mètres cubes d'oxygène par jour.

Actuellement, la même Société comprend dix fabriques, dont huit à l'air liquide, fournissant 28,000 mètres cubes d'oxygène par jour ; on compte que cette production sera augmentée de 25 pour 100 à la fin de l'année.

Les deux autres fabriques opèrent par électrolyse en dissociant l'hydrogène et l'oxygène de l'eau. Ce mode de préparation n'est avantageux que si on a la possibilité de vendre l'hydrogène à un prix rémunérateur.

D'ailleurs, ce n'est pas une raison d'économie qui a fait abandonner la fabrication au baryum : le prix de revient était sensiblement le même. La supériorité du procédé actuel tient uniquement dans la plus grande pureté de l'oxygène à 94 pour 100 de pureté, tandis que le gaz produit par liquéfaction n'est jamais au-dessous de

98 pour cent. Or, si le premier est largement suffisant pour la plupart des emplois de l'oxygène, le découpage des métaux, qui utilise en Angleterre 70 pour cent de la production de l'oxygène, exige la plus grande pureté possible du gaz employé dans le chalumeau.

Le découpage des métaux, qui rend les plus grands services dans tous les chantiers de construction et qui économise un travail énorme, prend une extension considérable ; elle n'est limitée que par la production encore insuffisante d'oxygène.

Le second emploi de l'oxygène, comme importance, est la soudure oxy-acétylénique.

Curieuse découverte archéologique

De tous les hommes qui vivent au XXe siècle, M. Auguste Audollent, correspondant de l'Institut en Auvergne, est peut-être le seul qui ait vu de ses yeux, pendant un instant, une contemporaine de César Auguste, très belle figure sous ses longs cheveux nattés, évocation réelle, mais tombée en poussière presque aussitôt.

C'est à quatorze kilomètres au sud de Clermont-Ferrand, en France, sur le territoire de Martres, qu'un coup de pioche heureux permit au savant de heurter un cercueil gallo-romain, qu'il ouvrit. Une femme en parfait état de conservation s'y trouvait, habillée d'une robe de serge et entourée de divers objets constituant le " mobilier " funéraire.

Cette femme avait dormi là, pendant dix-huit siècles, intacte, parfaitement conservée par les émanations de gaz carbonique provenant des sources minérales voisines. Mais, en contact avec l'air, le corps tombait en poussière quelques minutes plus tard. Il ne restait plus que les os, l'étoffe et les objets environnants.

Par l'examen de ces objets, on connut la date de l'inhumation qui se trouvait être au premier siècle de notre ère, et l'on s'empessa de fouiller les terres d'alentour. Elles livrèrent, comme l'a exposé M. Camille Julian à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, cinq autres tombes : Celle d'une jeune femme blonde vêtue de blanc et chaussée de très fins brodequins de cuir ne

pesant pas plus de 112 grammes ; celle d'une femme moins jeune qui, à sa chevelure naturelle avait ajouté le renfort d'une natte postiche ; celle d'une fillette, celle d'une autre femme encore et d'un vieillard barbu.

Jamais, remarque " *la Croix* " on n'avait trouvé des corps aussi anciens en aussi parfait état de conservation, si l'on excepte, bien entendu, ceux que la grâce de Dieu a préservés de la corruption.

Le trafic du canal de Panama

L'année dernière 1920, a été particulièrement favorable au trafic du canal de Panama, puisque près d'un tiers en plus des navires se sont servis de cette voie, tandis que le tonnage augmentait de 20 pour 100 environ.

Voici les chiffres enregistrés au cours de l'année 1920 : 2,814 navires de commerce ont franchi le canal dans l'un ou l'autre sens, transportant au total 11,236, 119 tonnes de marchandises, pour lesquelles il a été payé 10,295 dollars de droit.

Comparativement, le canal de Suez a donné passage à 4,009 navires, transportant 11 millions 574,650 tonnes.

LES SYNONYMES

M. Vivier allait faire visite à un ami :

— Monsieur est sorti, dit le domestique en ouvrant la porte.

— Ah ! tant pis, reprend le visiteur, vous lui direz que je suis venu pour le voir ; je n'ai pas de carte sur moi, mais vous vous souviendrez de mon nom : Vivier. Vous vous rappellerez que c'est le nom d'un endroit où l'on met les poissons.

— Très bien, Monsieur, soyez tranquille.

Vivier s'éloigne, puis il réfléchit qu'il est plus sûr d'écrire son nom sur un bout de papier. Il revient sur ses pas sonne de nouveau, puis, au domestique qui vient ouvrir :

— Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

— Oh ! très bien, Monsieur... Réservoir ?

Coin de l'Ouvrier

Histoire vécue

I — *A crédit... beau dommage*

DEPUIS des années, toute la famille vivait à crédit. Comment cela avait commencé, ni le père, ni la mère n'auraient pu le dire, chômage, maladie, nouveau-né?... Peut-être une seule de ces causes avait amené cet état de choses. Qui sait? Peut-être aussi qu'en refaisant l'histoire économique de la famille, en aurait découvert, sinon le gaspillage, au moins l'imprévoyance.

Depuis des années donc, jamais ni le père ni la mère n'avaient pu réunir leurs enfants autour de la table de famille, et, après que le père de sa grosse main, avait béni la table, s'asseoir en disant : " Nous mangeons notre bien ". Non, c'était toujours du crédit.

On s'habitue à tout. On s'habitue au crédit. S'il avait fait peur dans les premiers temps, maintenant il était de la maison, presque de la famille.

- Jean, criait la mère, va chercher du pain.
- A crédit?
- Mais beau dommage!

II — *Après le crédit, les dettes*

Et le temps vint où même les enfants finirent par croire que le boulanger, le boucher, le laitier, l'épicier, ce sont des gens qui fournissent tout ce qu'il faut pour manger et à qui l'on ne doit rien.

Bien plus, autrefois, chaque samedi, la mère prenait la paye du mari et partout soldait les comptes. Quand elle revenait, tout le salaire y avait passé. Peu à peu cependant, le salaire ne fut plus suffisant. Achetant toujours à crédit et sans compter, on finit par dépenser plus que " le gagne de la semaine ".

— Prenez toujours cet acompte, disait la mère, je finirai de payer dans l'autre semaine.

Mais dans l'autre semaine on avait fait les mêmes dépenses.

Et, chez tous les fournisseurs, il y eut bientôt des restes de compte que l'on ne payait jamais.

— Bah! se disait-on, nous sommes une bonne pratique!... Et puis, c'est du monde riche!...

Après le crédit, le régime des dettes s'installa au foyer. Et les deux fraternisèrent on ne peut mieux. Va sans dire que d'épargne et d'économie, nul ne parlait. Ces choses-là, c'est pour les riches.

III — *Des dettes, au vol*

Et ainsi, cette brave famille, honnête au fond, s'en allait sans y prendre garde vers la malhonnêteté, la ruine. C'était pourtant du bon monde. Une des plus fortes commères de la rue affirmait que c'était " du monde de première classe ", des gens d'église.

Ils n'en étaient pas moins en passe de devenir voleurs. Mais le bon Dieu, qui aime les âmes droites et humbles, se chargea de les réveiller.

IV — *Un sermon comme il s'en fait souvent*

Dans l'automne de 19... , il y eut une grande retraite paroissiale. Le père, la mère, toute la maisonnée n'y manquèrent pas. Or, un soir, le prédicateur parla avec véhémence de ceux qui dépensent sans compter et laissent pourrir " leurs comptes ", ce fut son expression, dans les livres des fournisseurs, sans voir à les payer.

Il montra les crédits et les dettes comme un chancre accroché au flanc des familles honnêtes et les transformant peu à peu en familles de voleurs. Qui ne prend pas le moyen de payer ses dettes, répétait-il, est un voleur.

V — *La mère réfléchit... le père ronfle*

Ce n'est pas toujours comme cela, mais ce soir-là il en fut ainsi. Au retour, quand les enfants furent endormis :

— Eh bien! mon homme, qu'est-ce que tu en penses? dit la mère.

— De quoi?

— Mais du sermon. Sais-tu bien qu'il a prêché pour nous. Je suis décidée à tout faire pour payer nos dettes.

— Avec quoi ?

— Mais avec nos économies.

Le père eut un grand éclat de rire. Des gens qui ne paient pas leurs dettes, parler de faire des économies ! Avez-vous jamais vu cela ? . . .

— Mais tu deviens folle. Tu sais bien que nous ne sommes pas capables. Le bon Dieu ne demande pas l'impossible. Le Père n'a pas parlé pour nous, mais pour ceux qui peuvent. Nous autres, tu sais bien qu'on ne peut pas . . .

— Tout de même . . .

— Tiens, laisse-moi. Je suis fatigué, dormons, hein !

Et sans attendre de réponse, comme tous ceux qui ne veulent pas s'arrêter à des considérations qui les ennuiant, notre homme fut pris d'un ronflement sonore . . . dont le sommeil paraissait absent.

Mais la mère avait son idée. Et puis la phrase revenait obsédante, énervante. Le Père avait dit : " Ni les voleurs, ni les ivrognes n'entreront dans le royaume des cieux ". Et dans l'" et cœtera " elle était tentée de mettre les femmes insouciantes. Et devant ses yeux alourdis dansaient toutes les factures non payées celles du boulanger, celles du laitier, celles du boucher, hélas ! même celles de la modiste. Et toutes, à la place du montant dû, semblaient porter en lettres flamboyantes : *Damné ! . . . damné ! . . .*

Un plan qui mène à la victoire

Quand une femme de cœur a décidé d'accomplir un devoir qu'elle regarde comme sacré, les difficultés ne comptent pas. Et notre femme était une mère pleine de cœur, et surtout d'une foi ardente. L'imprévoyance avait pu l'endormir, mais maintenant elle était en éveil.

Le samedi venu, elle fit la tournée habituelle, et paya tous les comptes de la semaine, laissant les vieilles dettes. Elle revint chez elle avec onze sous.

— Mon homme, dit-elle, j'ouvre un compte à la Caisse Populaire.

— Un compte de quoi ?

— Un compte d'économie.

Il la regarda, croyant sincèrement qu'elle devenait folle.

— Voyons, voyons, dit-il.

Dans ce compte là, qu'est-ce que tu vas mettre . . . nos dettes ?

— Je vais commencer par onze sous qui me reste cette semaine.

— Oui, ça va en faire un " puff " !

— Tu vas voir, je vais ménager. Ça va monter. Quand j'aurai économisé toute une semaine de gagne, nous n'achèterons plus à crédit.

L'homme se contenta de hausser les épaules et il sortit.

A la besogne

Le lundi suivant, une nouvelle sociétaire se présentait à la Caisse Populaire.

Dix sous de taxe d'entrée déduits des onze sous, le gérant inscrivit dans la colonne de l'épargne un sou (\$0.01), c'était peu. Une autre se serait découragée. Elle se dit : c'est un commencement. La brave femme s'ingénia à économiser. Tel habit mis de côté fut utilisé pour les enfants. Elle constate que son chapeau n'avait pas besoin d'être changé, cette année-là. Jusqu'au beurre qui tomba en moins gros morceau dans la poêle, jusqu'au sucre à qui on épargna l'outrage d'aller choir en vain au fond du bol de thé. Tout fut surveillé pour éviter le coulage ruineux de la cuisine.

A la fin, les enfants eux-mêmes s'intéressèrent à la besogne, et se mirent à l'épargne, de concert avec la mère. Seul le père continua à rire. Ses sarcasmes pleuvaient drus sur les courageux épargnistes. " A quand le million disait-il souvent ? C'est-il la semaine prochaine l'auto ?

Mieux qu'un auto

A la fin de la première année, le livret de la " Caisse " portait dans sa colonne de l'épargne \$21, soit \$3.00 de plus que le salaire de la semaine.

Une semaine de salaire en avance, donc on va pouvoir payer comptant toute cette semaine. Et il restera \$3.00 en banque auxquelles vont venir s'ajouter d'autres économies. La brave femme rayonnait de joie. Enfin on remonte la côte. Finis les crédits. Maintenant, toujours du comptant. Pour elle, cela valait mieux que tous les autos du monde. Maintenant quand elle criera : " Jean, va chercher du pain ", elle

ajoutera : " tiens, voilà l'argent, tu paieras." Ainsi, en payant toujours comptant elle se procurera ses provisions à meilleur marché.

O.-S. MICHEL,
Sherbrooke.

(*L'Echo paroissial du S.-C.*).

Gaspillage

" S'il y a une chose qui s'appelle le haut coût de la vie, il y en a une autre qu'on nomme le coût de la haute vie. Pourquoi tant gémir sur la première si l'on n'a pas le courage d'admettre la seconde? Pourtant, il suffit d'un peu d'esprit d'observation pour constater que les mœurs d'aujourd'hui sont d'une extravagance ruineuse comparées à celles d'autrefois.

Il y a vingt ans, il n'y avait pas d'automobiles. A présent il y en a trop. Ne va-t-on pas jusqu'à s'endetter et vendre sa maison pour se procurer ce luxe dispendieux? La bonne moitié de ceux qui brûlent les routes en automobile n'en ont pas le moyen; ils brûlent aussi la chandelle par les deux bouts.

Il y a vingt ans, les théâtres étaient rares, fréquentés seulement par un petit nombre. De nos jours, il y en a beaucoup. Plus on en construit, plus ils se remplissent à déborder. Le fameux cinéma coûte, en définitive, plus cher à la famille de l'ouvrier, chaque mois, que ne coûtait le théâtre véritable à la classe aisée, il y a un quart de siècle.

Il y a vingt ans, le sport ne coûtait encore que peu de chose. A présent, il absorbe des sommes fabuleuses. Qu'il s'agisse de billard, de gouret, de balle, de tennis, tous les articles requis sont de fabrication coûteuse. Il y a bien des jeunes gens, et d'autres pas jeunes du tout, qui n'en croiraient pas leurs yeux, s'ils établissaient le chiffre total exact de ce que leur coûte chaque année leur amour du sport.

Il y a vingt ans, on ne voyageait pas comme maintenant. Les chemins de fer ne peuvent suffire à transporter les touristes. On se déplace souvent; on va à de lointaines distances. Là comme ailleurs, il y a un abus incontestable. Les prix ont doublé; le trafic aussi!

Il y a vingt ans, le cigare, même à cinq sous,

restait l'apanage des professionnels, ou n'était fumé qu'en certaines circonstances exceptionnelles. Maintenant, tout le monde déguste des havanes à cœur de jour.

Il y a vingt ans, chacun se barbifait soi-même, chacun cirait ses propres bottes, chacun transportait ses emplettes.

Il y a vingt ans, la mode était une reine; elle est devenue un tyran. S'agit-il de vêtements? Seuls les meilleures étoffes et les tissus les plus dispendieux trouvent preneur. Chapeaux, fourrures, chaussures de grand prix sont l'apanage de jeunes filles ou de jeunes femmes de condition plutôt modeste, avec ce résultat que la haute aristocratie s'en venge en ayant recours à des combinaisons d'un prix fantastique. S'agit-il d'aliments? Les mets frugaux de l'ancien temps ont fait place partout à une nourriture, mieux apprêtée peut-être, mais plus dispendieuse et moins hygiénique surtout.

On gaspille avec une rage démoniaque. Pour les amusements, les parties de plaisir, la gourmandise, l'argent roule sous le bout du doigt tant qu'on en a. Il y a des boîtes de chocolat de dix à quinze piastres et cela se vend! Les jeunes gens se cotisent entre eux pour se promener en automobile, à cinq piastres par heure. On porte des chemises et des bas de soie. On est endimanché tous les jours de la semaine. C'est comme une folie de prodigalité.

La société moderne est atteinte d'un cancer qui la ronge: le gaspillage, issu du matérialisme brutal d'une civilisation antireligieuse, entretenu par une incommensurable vanité. Jouir de la vie le plus possible, c'est le mot d'ordre, du haut en bas de l'échelle sociale. Au chapitre du travail, du sacrifice, de la modestie, on retranche tout ce que l'on peut; à celui du plaisir, du confort, du luxe, on ne connaît pas de mesure. Aussi, ça coûte cher.

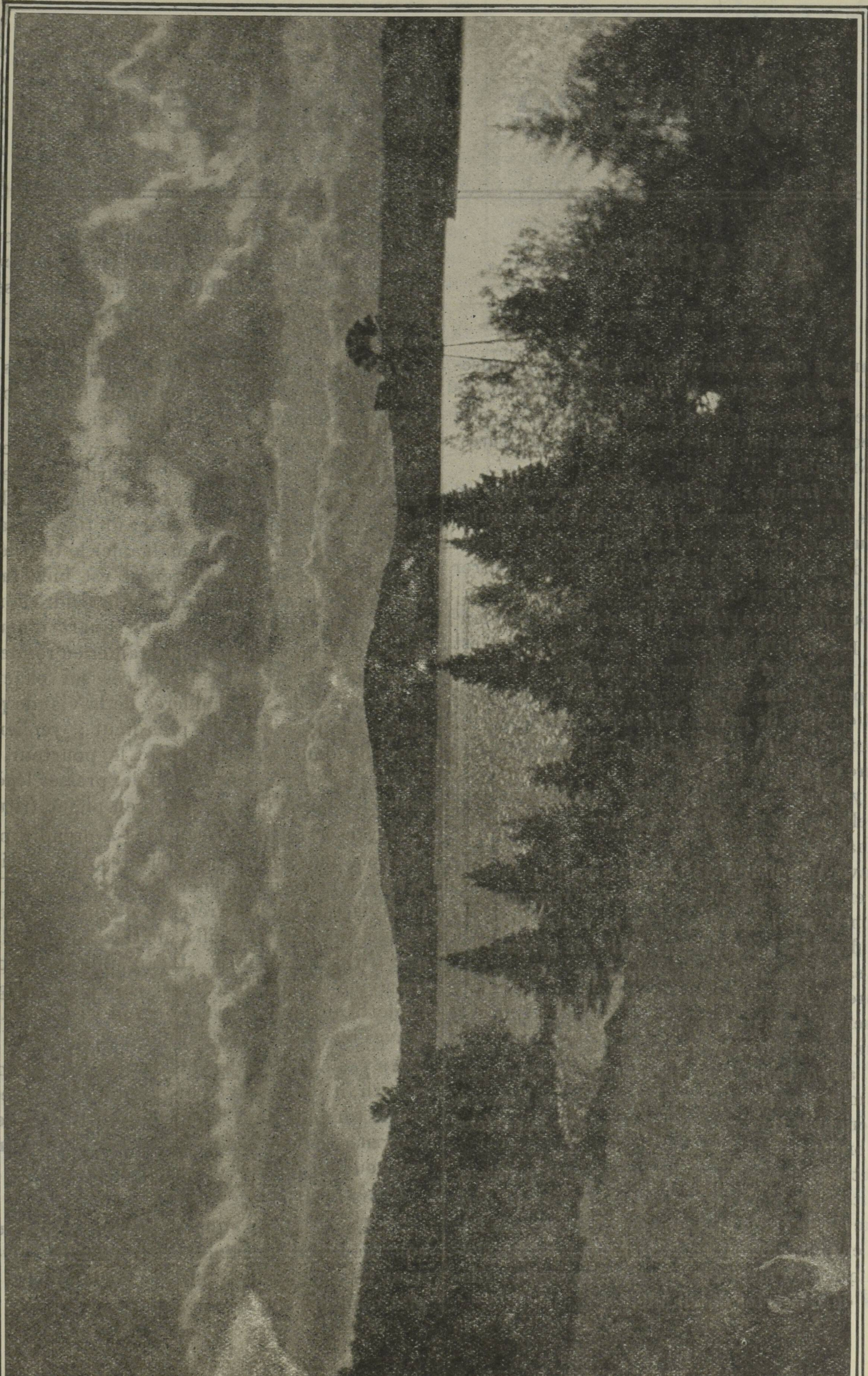
CHARLES LECLERC

[*Le Prévoyant.*]

A L'ÉCOLE

L'Instituteur.—Pourquoi l'eau des rivières et des lacs est-elle si basse en été?

Un élève.—C'est parce que les poissons ont tellement soif qu'ils absorbent toute l'eau.



LES RAYONS ET LES OMBRES

Science Ménagère

Art culinaire

DES VIANDES

Parlons encore des viandes et nous n'épuiserons pas le sujet. Il s'agit aujourd'hui de traiter le second grand mode de cuisson, celui par concentration qui se divise en : 1° Fritures; 2° Grillades; 3° Rôtis.

1° La friture : se définit, cuisson dans un corps gras ; cuisson qui a pour but de coaguler l'albumine qui se trouve à la surface de la viande afin d'empêcher le liquide extérieur d'y entrer et celui intérieur d'en sortir.

Pour obtenir ce résultat il faut mettre la viande à point dans la friture : ce point exact est reconnu quand la friture commence à fumer. On peut encore l'essayer en jetant dedans un petit crouton de pain. S'il se produit un bouillonnement joint à un petit bruit de grésil, la friture est à point.

Il y a deux sortes de friture : celle dite libre et celle en pâte. Donnons une recette type de chacune d'elle.

Laver une livre à 1½ lb. de viande ; la couper en morceaux d'une grosseur raisonnable, l'éponger et la rouler dans la farine. Faire chauffer de 3 à 4 cuillérées à thé de graisse, du bon saindoux, dans une lèche-frite. Quand la friture est à point faire saisir la viande et l'assaisonner de sel, poivre, oignon. Plus les morceaux sont petits plus le feu doit être vif et continu, au contraire si les pièces sont quelque peu volumineuses on diminue le feu afin de laisser à l'intérieur le temps de cuire, sans que la surface soit brûlée.

Cette préparation culinaire offre le précieux avantage de pouvoir présenter la viande déjà parue sur la table sous une autre forme : la friture en pâte surtout se prête à des recettes économiques. Parmi ces recettes, voyons : Rissoles de dessertes de viande.

Faire revenir un oignon haché dans une cuillerée à table de graisse, ajouter les dessertes de viandes passées préalablement au moulin, assaisonner de sel, poivre, fines herbes; ajouter si l'on en a, un reste de sauce ou de bouillon.

Voilà la préparation de la viande dans sa simplicité ; et la pâte qui doit l'envelopper comment se prépare-t-elle ? Voici.

Tamiser deux tasses de farine avec une cuillerée à thé de sel. Ajouter à la farine une demitasse de graisse, l'émietter bien finement. Faire une petite fontaine, y verser un tiers de tasse d'eau et un œuf battu, amalgamer le tout légèrement. Lorsque la détrempe est bien faite, rouler la pâte avec la main pour la rendre homogène et la laisser reposer un quart d'heure. Après ce temps, l'étendre, la tailler en rondelles avec un emporte-pièce. Placer sur chacune de ces rondelles une cuillerée de la viande préparée comme il est dit plus haut ; replier la rondelle dont on a humecté le pourtour, de manière à y enfermer la viande, presser légèrement les bords et faire cuire en pleine friture.

Il y a certaines précautions à prendre pendant la cuisson de ces fritures, précautions nécessaires pour éloigner les accidents. D'abord il est bon de retenir qu'on ne plonge jamais un corps mouillé ou très aqueux dans une friture bouillante. L'eau subitement portée à une température supérieure à cent degrés projette au loin la graisse et on s'expose à de graves blessures à la figure et aux mains.

Au cas où le feu prendrait à la friture on la couvrirait vivement d'un grand couvercle et si elle tombait dans le feu, on se hâterait de la couvrir avec des cendres, non avec de l'eau ce qui pourrait amener des explosions.

Après les fritures, viennent : —

2° Les grillades qui s'obtiennent par une cuisson rapide sous l'action d'un feu vif. Donnons un exemple qui offre en même temps un plat complet :

Grillades à la sauce blanche : Trancher une demi livre de lard en tranches moyennes, en laver la couenne et ébouillanter pendant quelques minutes ; jeter cette eau et faire rôtir les grillades promptement. Lorsqu'elles sont de couleur dorée, elles sont à point, les enlever et faire revenir dans la graisse restant un ou deux oignons hachés, y mêler cinq ou six cuillerées à table de farine et étendre avec une pinte et demie de lait chaud. Assaisonner et laisser mijoter pendant une quinzaine de minutes. Servir la sauce dans un plat creux et les grillades sur le dessus.

3° Les rôtis. Un axiome dit : On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur. Cette simple phrase laisse voir quel coup d'œil, quelle habitude et quelle précision je dirais, il faut avoir pour réussir un rôti.

Pour être succulent, le rôti demande :

1° Que la viande soit tendre ; 2° Que les jus restent dans la pièce même ; 3° Qu'elle soit cuite suffisamment sans l'être trop.

On distingue deux sortes de rôtis : ceux à la broche et ceux au four.

Le rôti à la broche consiste à cuire la viande en la faisant tourner devant un feu vif qui la saisit et la cuit dans son jus.

Le rôti au four, procédé de cuisson plus répandu de nos jours, s'effectue dans des conditions que nous allons étudier en étudiant la préparation d'un rosbif.

Enlever à cinq ou six livres d'ail, les nerfs, les peaux et les os inutiles ; l'enduire ensuite de graisse et la faire saisir au fourneau ; l'assaisonner et ajouter de l'oignon et du persil au goût. Arroser le rôti fréquemment avec son jus pour l'empêcher de se dessécher. Si l'on fait rôtir une grosse pièce, on l'enveloppe avec un fort papier graissé que l'on maintient avec une ficelle. Vers la fin de la cuisson cette enveloppe doit s'enlever. On arrose plus souvent et on fait cuire plus vivement. Le temps de cuisson généralement employé est un quart d'heure de cuisson par livre de viande. Les patates se font ordinairement cuire avec le rosbif.

Quelques instants avant de servir, si on veut obtenir une sauce on enlève la viande et les patates et on ajoute au jus 2 cuillerées à thé de farine et assez d'eau chaude pour que la sauce ne soit pas trop épaisse. On passe au tamis et on sert.

MARIE ROLLET

A nos abonnés

Le temps est à la baisse. On parle un peu partout de diminution du coût de la vie, et les employeurs ne cessent de le répéter pour se donner une raison de rogner le salaire de leurs employés. *L'Apôtre* ne saurait rester indifférent à ce mouvement, d'autant plus qu'il y est lui-même intéressé. En effet, le papier, facteur important dans son budget, a subi depuis deux ans une baisse de prix assez sensible. Nous avons donc résolu de faire bénéficier nos abonnés de cette baisse de la matière première de notre revue. A partir de septembre prochain l'abonnement à *L'Apôtre* ne sera que de \$2.00 par année. Mais à cette condition nous ne pourrions pas donner de prime à nos abonnés.

L'Apôtre a déjà amélioré sa rédaction et nos lecteurs ont pu apprécier durant l'année qui vient de s'écouler les articles de M. J.-Albert Foisy, du Vieux Ménestrel et du Vieux Docteur. Nous allons tâcher de nous assurer la collaboration de nouveaux rédacteurs afin de rendre notre revue de plus en plus intéressante.

Nous rappelons à nos abonnés qu'il est de leur intérêt de nous envoyer une vieille bande d'adresse en nous adressant le prix de leur réabonnement. C'est le seul moyen de nous retrouver sur nos listes, vu que nous avons plusieurs abonnés du même nom.

Nos abonnés qui ont déménagé durant l'année doivent aussi nous envoyer leur ancienne adresse en plus de leur nouvelle ; autrement nous pourrions difficilement les retracer et il se glisserait des erreurs dans la date d'échéance de leur abonnement.

SOUS L'INFLUENCE DE L'ALCOOL

Les abeilles deviennent furieuses quand une personne dont l'haleine fleure l'alcool se permet d'approcher leur ruche ; elles l'attaquent en masse, le piquant de leur dard, et n'épargnent pas même leur maître, si c'est lui qui leur fait sentir les effluves du breuvage alcoolique.

Mais si l'on soumet les abeilles au régime du miel alcoolisé elles prennent bien vite goût à cette pernicieuse alimentation. Sous son influence, elles perdent l'instinct du travail, si normal chez elles, puis celui de la hiérarchie, non moins puissant dans cette espèce. Elles deviennent antisociales, révoltées, et, sans scrupule aucun, "s'abandonnent aux pratiques de la reprise individuelle", c'est-à-dire au vol et au brigandage, comme dans l'espèce humaine.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'*Apôtre* donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Le rébus fera partie du concours. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'*Apôtre*, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JUILLET

DEVINETTES

- 1° — Notre nom.
2° — Un miroir réfléchit sans parler et un écerelé parle sans réfléchir.

ÉNIGME

L'accent circonflexe.

PROBLEME ALPHABÉTIQUE

Pol, Loup, Leu, Lo, Léon et Ouen.

RÉBUS N° 18

Mot à mot : 1 tient veau — mi — œufs — queue — 2 tue LORA.

Un "tiens" vaut mieux que deux "tu l'auras".

Ont envoyé des solutions partielles : Mlle Florence Michaud, 143 Champlain, Hull ; M. Arthur Guéret, Irvington, Alabama, E. U.

Ont trouvé les solutions justes : M. Antoni Joly, "Sacré-Cœur", St-Hyacinthe ; M. Pierre Caron, Ottawa ; Le Couvent du Bon-Pasteur, St-Hubert, Chambly. Le sort a désigné : Le Couvent du Bon-Pasteur et M. P. Caron.

CONCOURS No 24

DEVINETTES

- 1° — Quel est celui qui voit du même œil ses amis et ses ennemis ?

- 2° — Quels sont les verres les plus malheureux ?

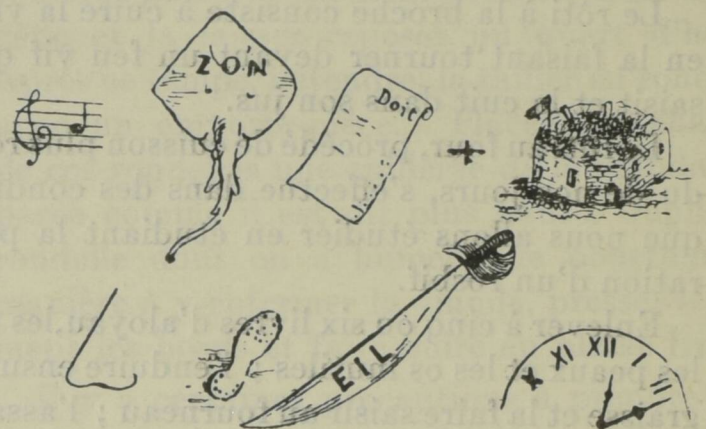
ÉNIGME

Pour me nommer, si l'on m'en croit,
La chose n'est pas difficile ;
Car je suis assuré qu'au champ comme à la [ville,
Chacun à tout moment, me montre au bout du [doigt.

QUESTION HISTORIQUE

Quel est le général, auteur de cette réponse :
"Trop jeune ! trop jeune ! Mais dans six mois j'aurai mille ans !" ?

RÉBUS N° 19



Le gardien du tir se trompe en croyant qu'un troisième tireur est devant la cible.

— Cherchez, où il est ?



Je voudrais bien savoir où est passée ma servante ?

Les prêtres chinois

Le nombre des vocations sacerdotales en Chine augmente de plus en plus, surtout dans les provinces qui jouissent depuis plus longtemps du don de la foi. Voici d'après les statistiques publiées par l'observatoire de Zi-Ka-mei, dans son calendrier annuel pour 1920, la situation actuelle des prêtres chinois dans les divers vicariats :

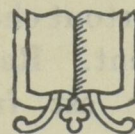
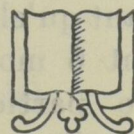
Le premier fait qui frappe quand on parcourt les renseignements fournis par les diverses missions, c'est l'étrange contraste que présentent, pour l'état du clergé indigène, les divers vicariats. Ici, c'est l'abondance, tout près la pénurie, presque le néant. Ce contraste n'étonnera pas le lecteur un peu familiarisé avec l'histoire des missions de Chine. Certains vicariats, plus voisins du fleuve Yangtse, du canal impérial, ont été évangélisés dès le début du XVIIe siècle ; ils comptent par milliers les familles chrétiennes depuis cent ou deux cents ans ; on doit en attendre un chiffre de vocations sacerdotales se rapprochant de ceux de nos vieux pays chrétiens. Au contraire, les vicariats de l'intérieur, plus éloignés des grandes voies de communication, n'ont reçu la foi qu'au cours du XIXe siècle, certains depuis vingt cinq ans ou trente ans ; tous leurs infidèles sont des néophytes ; comment attendre de ces familles, qui luttent péniblement pour chasser les derniers restes des croyances et des habitudes païennes, une vie spirituelle assez intense pour que leurs enfants puissent penser au sacerdoce ?

Ce serait miracle ; ce miracle on l'a constaté, çà et là pour des jeunes gens d'un milieu social plus relevé, ayant une instruction complète ; tel étudiant entré païen à "l'Aurore" y fut baptisé ; quatre ans plus tard, il était novice de la Compagnie de Jésus. On ne saurait attendre, au moins fréquemment, de pareils faits dans les milieux de paysans et d'ouvriers où se recrutent la plupart des convertis.

La mission du Klang-han, comprend deux provinces chinoises, le Kiang-sou et le Ngen-hoei : le sud du Kiang-sou (les environs de Changhai) a été évangélisé au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle ; les 130,000 fidèles environ de cette région, fournissent tous les prêtres indigènes du vicariat sauf deux. Le nord du Kiang-sou et le Ngen-hoei n'ont été sérieusement attaqués par l'évangélisation que depuis trente et cinquante ans, le Ngen-hoei n'offre actuellement que deux prêtres, le nord du Kiang-sou pas un seul : les premiers séminaristes sortis de ces familles néophytes n'ont pas encore terminé leurs études.

Actuellement en Chine, deux vicariats de fondation récente n'ont pas un seul prêtre indigène ; 17 en ont moins de 10 ; 18 en ont entre 10 et 20 ; les 14 autres dépassent les vingtaine. Les provinces les plus favorisées, toutes trois évangélisées au cours des XVIIe et XVIIIe siècle sont le Tcheli, avec 234 prêtres, le Setchoan, avec 111, le Kiang-sou, avec 70. Si nous considérons la proportions du nombre des prêtres indigènes et des baptisés, le Setchoan a la palme (111 prêtres pour 134, 314 baptisés) puis le Tcheli (134 pour 578, 583,) puis le Kiang-sou (70 pour 189, 146). Ces chiffres ne paraissent pas inférieurs à ceux de bien des diocèses européens où la foi s'est implantée depuis mille ans et plus.

Il y a queques mois, dans la cathédrale de Changhai, à l'ordination de 10 jeunes prêtres indigènes, dont 9 appartenant au Kong-sou, l'évêque consécrateur rappelait avec joie qu'en vingt ans d'épiscopat il avait conféré le sacerdoce à 71 chinois. Plusieurs de ses collègues pourraient présenter des chiffres analogues ou plus beaux encore



La coqueluche

Tussis puerorum convulsiva suffocativa...

La coqueluche — peut-on baptiser d'un nom si joli une si laide maladie? — désignait, à la fin du XIV^e siècle et au XV^e, un tout autre mal que notre actuelle coqueluche : une espèce de catarrhe, disent les historiens, qui prenait les gens par la tête, les rendait comme fous et s'attaquait surtout aux vieillards dont il fit une extraordinaire hécatombe. Le cardinal d'Amboise, une de ses plus illustres victimes, n'était pas un vieillard, quand il en mourut, en 1510, et cela prouve que les jeunes non plus n'étaient pas épargnés.

Les descriptions qu'on a faites de cette épidémie, qui sévit à plusieurs reprises à cette époque, laissent entrevoir qu'elle n'était pas sans analogie avec la grippe qui continue de nous faire mourir et dont le mystère nous étonne encore

Quoi qu'il en soit, les médecins de ce temps-là préconisaient comme ceux d'aujourd'hui, des "mesures prophylactiques" et, entre autres, la nécessité de se tenir la tête chaude. Aussi vit-on, avec la même ardeur, qu'on se mit chez nous à priser du camphre et à renifler du menthol, nos prudents ancêtres revêtir le *coqueluchon*, sorte de petit manteau à capuchon. On les appela naturellement les *coqueluchoux*, et la maladie, qui sans doute faisait tranquillement sa besogne, sans attendre qu'on lui donnât un nom, devint la coqueluche.

Ce n'est qu'à la fin du XIV^e siècle et au cours du siècle suivant que la maladie, caractérisée par une inflammation légère des voies respiratoires supérieures et par la toux quinteuse très particulière que nous connaissons, *tussis puerorum convulsiva suffocativa*, fut nettement discernée par les médecins, et hérita définitivement et exclusivement du nom de coqueluche, qui, depuis l'aventure des *coqueluchoux*, servait sans doute à désigner indistinctement tout un groupe des maladies qui peuvent provoquer la toux.

Si elle se rencontre chez l'adulte, et le vieillard, c'est surtout chez l'enfant qu'elle s'observe communément. Rare avant 6 mois et après 10 ans elle est fréquente particulièrement entre 2 et 5 ans et comme elle confère à de

rare exceptions près, l'immunité, on conçoit parfaitement que sa fréquence diminue avec l'âge.

C'est une maladie infectieuse dont on croit connaître l'agent spécifique, le microbe de Bordet et Gengou, qu'on rencontre régulièrement dans les crachats expulsés à la première période.

Elle peut se manifester par des cas isolés ou se propager en rapides et vastes épidémies, car elle est extrêmement contagieuse, non seulement pendant la période des quintes comme on le croit généralement, mais bien avant, dès le début de la maladie. Il suffit d'un contact de quelques minutes pour qu'elle se transmette d'un enfant malade à un enfant sain. Le microbe, embusqué dans les sécrétions du larynx, de la gorge et du nez, est projeté directement par les efforts de la toux ou véhiculé plus ou moins rapidement par des petites mains imprudentes, malpropres et touche-à-tout.

Cela suffit à indiquer combien le manque d'hygiène est favorable à la contagion et pourquoi la coqueluche, qui d'ailleurs se montre si indifférente aux sexes et aux saisons, sévit principalement dans la classe pauvre, moins attentive aux soins de propreté, et d'autre part forcément plus exposée par l'entassement des familles en des logis trop étroits...

L'EVOLUTION DE LA MALADIE

Tout le monde a eu l'occasion d'observer un *coqueluchoux* à la période des quintes, mais il est bon de savoir, afin de prévoir et d'isoler le suspect, que la maladie, après une période assez vague d'incubation de quelques jours, débute comme un rhume, une vulgaire bronchite, avec enrrouement, toux, fièvre légère, mais tenace et inquiétante, justement par sa ténacité.

Dix jours, quinze jours passent ainsi, parfois plus, parfois moins, surtout chez les plus jeunes enfants. La fièvre tombe, la toux est moins fréquente. On pourrait croire que tout va s'arranger, mais voici la quinte, la terrible quinte si caractéristique de la maladie, si douloureuse, si redoutée des enfants, si pénible pour les parents, dont Trousseau a si parfaitement décrit le cortège symptomatique :

“ Un enfant est au milieu de ses jeux : quelques minutes avant que la crise arrive, il s'arrête ; sa gaieté fait place à la tristesse ; s'il se trouvait en compagnie de ses camarades, il s'écarte d'eux et cherche à les éviter. C'est qu'alors il médite sa crise, il la sent venir ; il éprouve cette sensation de picotement, de chatouillement du larynx qui l'annonce. D'abord, il essaye de faire avorter la quinte ; au lieu de respirer naturellement à pleins poumons comme il respirait tout à l'heure, il retient sa respiration : il semble comprendre que l'air, en arrivant à pleine voie dans son larynx va provoquer cette toux fatigante, dont il a la triste expérience. Mais, quoi qu'il fasse il n'empêchera rien. Il ne pourra tout au plus que retarder l'explosion. La quinte a lieu. Aussitôt, vous voyez le malade chercher autour de lui un point d'appui auquel il puisse se cramponner. Si c'est un enfant à la mamelle, il se précipite dans les bras de sa mère ou de sa nourrice. Plus avancé en âge, s'il est debout, vous le voyez trépigner dans un état d'agitation complète. S'il est couché, il se dresse vivement sur son séant pour s'accrocher aux rideaux, aux barres du lit. Il sort de là le visage bouffi... ”

La quinte elle-même qui se décompose en une expiration brusque, bruyante, suivie d'une série d'expirations courtes, aphones, convulsives, aboutissant à une pause de dix à quinze secondes, puis d'une “ reprise ” d'inspiration longue, chantante, convulsive, qui apporte un court instant de repos, n'est que le premier acte de l'accès qui va se composer lui-même d'une série de quintes d'intensité décroissante.

Plus fréquents la nuit que le jour les accès peuvent se répéter jusqu'à 40 et 50 fois dans les cas graves. Ils varient d'une demi-minute à une minute en moyenne, mais peuvent dépasser de beaucoup ce temps. Ils occasionnent une expectoration abondante et souvent des vomissements.

Dans l'intervalle, l'enfant ne tousse pas, et c'est à peine parfois s'il semble malade.

Cette période des quintes dure une quarantaine de jours, puis les accès s'espacent, la toux devient moins fréquente, l'expectoration plus abondante. Encore dix jours, vingt jours peut-être, puis, c'est la période de convalescence

En somme, il faut compter en moyenne de six à huit semaines, pour l'évolution complète

de la maladie, quelquefois beaucoup moins, parfois beaucoup plus.

UNE COMPLICATION REDOUTABLE

Parmi les complications, la plus redoutable et la plus fréquente, celle qui aggrave singulièrement le pronostic de la coqueluche, elle-même relativement bénigne, c'est la broncho-pneumonie. On a calculé qu'à Paris, la mortalité qui dépasse rarement 1 pour 100 en ville, atteint dans les hôpitaux où les enfants coquelucheux restent exposés à l'infection pneumonique de 25 à 30 pour 100.

Ce sont les plus jeunes qui meurent, les enfants de moins de deux ans surtout.

COMMENT TRAITER LA COQUELUCHE

Isoler le coquelucheux jusqu'à la disparition des quintes.

Isoler les suspects qui se sont trouvés en contact avec les malades.

Séparer les malades atteints de coqueluche compliquée des autres malades.

Désinfecter les objets qui ont servi aux malades et désinfecter les chambres qu'ils ont occupées.

Voilà pour la prophylaxie.

Quant au traitement proprement dit, il est sage, pour l'instant du moins, de s'en rapporter à la bonne nature du soin de guérir, au grand air, dans la lumière et dans le calme, nos petits malades. Elle s'en acquitte d'ailleurs fort bien. Mais encore faudrait-il qu'elle ne fût pas contrariée dans son œuvre, par l'impatience imprudente de tant de parents qui, ne voyant pas se produire subitement l'amélioration qu'ils attendent, à tort dans la circonstance, de l'ordonnance médicale, n'hésitent pas à recourir aux remèdes de bonne femme.

Les médecins, en attendant le remède spécifique qu'ils espèrent, n'ont que la prétention modeste mais utile de concourir à la guérison en aidant le petit coquelucheux à moins souffrir, en soutenant ses forces et en le surveillant attentivement afin de parer à temps aux dangers de complication qui le menacent.

G. B.

(La Croix).

A DIRE

Le départ de l'apôtre

La pauvre chaumière est en fête !
Et le vieux maître du logis
A revêtu ses beaux habits...
Quel événement donc s'apprête ?

C'est Jean, l'unique fils des vieux
D'une humble mesure bretonne
Qui vient l'âme énergique et bonne
Faire à ses parents ses adieux !

Pour la dernière fois, peut-être,
Il voit son village natal,
Et le clocher qui l'a vu naître
Lui sourit d'un air amical.

Vers d'affreuses rives lointaines
Bientôt Jean va partir, hélas !
Pour sauver des âmes païennes
Qui l'attendent déjà, là-bas !

S'il est un peu mélancolique,
Si son cœur se fond en sanglots,
C'est qu'il ne trouve pas de mots
Disant son amour pour l'Afrique.

Sa tendre mère avec amour
Souvent jette, n'en pouvant croire,
Ses regards sur la robe noire
De celui qui lui doit le jour.

Puis comprenant le sacrifice
Qu'elle doit faire sans tarder,
Elle sent son âme céder
Au désir du Dieu de justice.

Les pleurs inondent sa paupière
Et ses yeux calmes et rougis
S'arrêtent sur le Crucifix
En implorant grâce et lumière.

* * *

Dans la campagne, plus de bruit...
Le grillon noir dort dans les landes ;
L'oiseau s'est tu ; l'étoile luit ;
Les ombres deviennent plus grandes.

Le zéphir, s'en venant du nord,
Apporte les parfums sauvages
Des genêts et des landiers d'or
Qui peuplent tous les verts bocages.

La paix règne partout ce soir...
Et malgré tout dans la chaumine,
Sise au coin d'un champ de blé noir,
Pleurent Yvon et Jacqueline.

Leur gars, leur "Jean" qu'ils aimaient tant
S'en est allé sur la grande route
Pour ne plus revenir sans doute.
Pourtant, il avait l'air content.

"Ne pleurez pas, ô Vous que j'aime
Si je vous abandonne ici.
Parents, retenez bien ceci :
"Nous nous reverrons au ciel même."

Et sur leurs fronts, tremblant de peur
Les lèvres saintes de l'apôtre
S'appuyèrent avec douceur
En récitant le "patenôtre".

Puis il partit sur le chemin
Qui mène à la ville voisine.
Avant de s'éclipser, sa main
Avait béni : parents, chaumine.

Enfin lorsque Jean disparut
Sous les gros chênes séculaires
Où jadis il avait couru,
A leur foyer, les vieux rentrèrent.

* * *

Et c'est pour cela que si tard,
On entendait, dans les ténèbres
Leurs cris déchirants et funèbres
Pleurant de leur fils le départ.

J. COLMON,
Collège St-Alexandre.

Ironsides, juillet 1921.



Table des matières

SEPTEMBRE 1920

TEXTE

Les idées larges, J.-ALBERT FOISY, 1 — Pars, mon fils, pars, mon petit prêtre !, RENÉ POIRIER, S.M.M. (*Messenger de Marie, Reine des cœurs*), 3 — Comme on va chez le Pape, V. G., 5 — Le pèlerinage de Martin Laplanche, LE VIEUX MÉNESTREL, 8 — Pourquoi Dieu fait-il souffrir l'animal, (*Revue des Objections*), 11 — Aiguilles en bambou pour phonographe, 13 — Le gigot varie, PIERRE L'ERMITE, 15 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Gouraud, R. P. ALEXIS, *cap.*, 18 — Un émule d'Iberville, P.-G. R., 23 — Éphémérides canadiennes : août 1920, 25 — La pression des explosions, 29 — Le bourdonnement des fils télégraphiques et téléphoniques, B. LATOUR, 30 — Le syndicat catholique, 32 — Les bains, M. P., 34 — Pour s'amuser, 36 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, 37 — Bavarde (*Monologue*), M. AIGUEPERSE, (*L'Echo du Noël*), 37 — Le jour du battage, ADDA, 39 — A dire : Ma sœur (*poésie*), GUSTAVE NADAUD, 40.

ILLUSTRATIONS

Dans nos montagnes : le lac Batiscan, 8 — Blanc contre noir, 14 — Le monastère des Sœurs Franciscaines-Missionnaires de Marie, Grande-Allée, Québec, 17 — Le Général Gouraud, 18 — Feu Eugène Julien, 26 — M. James Ritchie, 27 — S. E. le cardinal Amette, 27 — L'église de St-Louis de Courville, 27 — Le Collège de Sainte-Marie de Beauce, 28 — La chapelle de Ste-Anne, à Sainte-Marie de Beauce, 28 — Groupe de jeunes aspirants missionnaires du Postulat des Pères Blancs, à Québec, partis pour Alger, 33 — Groupe d'inspecteurs d'école et d'officiers du département de l'Instruction publique qui ont assisté au congrès des inspecteurs d'écoles, tenu au Parlement de Québec, les 12 et 13 août, 35.

OCTOBRE 1920

TEXTE

Les yeux qui s'ouvrent, J.-ALBERT FOISY, 41 — Roch et Rose, GEORGES BEAUME, (*La Maison*), 43 — Memento de la tempérance, (*La Tempérance*), 47 — L'Acadie qui renaît, ADJUTOR RIVARD, (*Semaine religieuse de Québec*), 49 — La légende du pont de Québec, LE VIEUX MÉNESTREL, 50 — La superstition du nombre 13, (*La Revue des Objections*), 51 — Les origines du camouflage et du bleu horizon, 53 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Mangin, le R. P. ALEXIS, *cap.*, 59 — Les œufs d'autruche, 59 — Éphémérides canadiennes, septembre, 1920, 60 — Chacun son métier, 64 — Les maladies de l'enfance : la scarlatine, Dr FERRAND, 65 — De l'hygiène des vêtements, MONA LISA, 66 — Le rôle social de l'État, LOUIS-AD. PÂQUET, *ptre*, (*La Vie Nouvelle*), 68 — Les conserves d'haricots verts, 72 — Le cinéma à Rome, 73 — Pour s'amuser, 74 — Boîte aux lettres, PAULE D'AIRVAULT, 75 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt

ans, 76 — Le retraitant et la mouche, UN RETRAITANT DE MANRÈSE, 76 — Le chien de Remouillé, EMILE FOURGEAUD, 78 — Trois types, 79 — A dire : La chanson des pommiers (*poésie*), GEORGES LAFENESTRE, 80.

ILLUSTRATIONS

Le petit indiscret, *Tableau* de Mme HENRIETTE BROWNE, 48 — Le pont de Québec, 51 — M. Georges Leygues, le nouveau premier-ministre de France, 53 — Le général Mangin, 54 — L'évêché de Québec, en 1759, après le siège, 59 — L'hon. W. Rowell, 60 — L'hon. L.-A. Taschereau, 60 — L'hon. A. Meighen, 60 — L'hon. S.-N. Parent, 61 — M. le Dr Arthur Rousseau, 61 — L'hon. Sir H. Borden, 62 — L'hon. C.-J. Doherty, 62 — L'Hôtel National à Genève, Suisse, 63 — L'hon. juge L.-P. Pelletier, 64 — L'hon. J.-M.-M. Baxter, 64 — La nouvelle église et le collège de Ste-Anne de la Pocatière, 71.

NOVEMBRE 1920

TEXTE

Le prêtre à la sacristie, J.-ALBERT FOISY, 81 — Amour d'autrefois, PIERRE LADOUÉ, (*La Maison*), 84 — Les habitants de demain, JEAN-CHARLES MAGNAN, 87 — Le Meunier du Cap Santé, LE VIEUX MÉNESTREL, 89 — Le mystère et la raison (*Revue des Objections*), 92 — La grande guerre et ses grandes figures : Lord Kitchener, le R. P. ALEXIS, *cap.*, 95 — Peinture décorative, G. D'AZAMBUJA (*Le Noël*), 100 — Éphémérides canadiennes, octobre 1920, 102 — Les maladies de l'enfance : la scarlatine (*suite*), Dr FERRAND, 107 — La hauteur des aurores boréales, B. LATOUR, (*La Croix*), 109 — Le rôle social de l'État, LOUIS-ADOLPHE PÂQUET, *ptre*, (*La Vie Nouvelle*), 111 — Le savoir-vivre, E. POLI, 114 — Rôle de la maîtresse de maison à l'égard de sa servante, 116 — Pour s'amuser, 118 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, 119 — A dire : Chûtes Shawinigan (*poésie*), H. S., 120 — Si tu souffres, (*poésie*), MILLICENT, 120.

ILLUSTRATIONS

Paysage, CLAUDE LORRAIN, 86 — Le Cap Tourmente, 91 — Lord Kitchener, 95 — La chapelle funéraire du Collège de Lévis, 102 — L'hon. Honoré Mercier, 103 — Le roi Alexandre de Grèce, 105 — Le sénateur Harding, 105 — M. C. Coolidge, 105 — M. Alphonse Desjardins, 106 — Le cachot, (*Tableau* de THÉOPHILE-EMMANUEL, DUVERGER, 115 — L'église de Sainte-Jeanne d'Arc, 117 — Les Chutes Shawinigan, 120.

DÉCEMBRE 1920

TEXTE

Une tradition nationale, J.-ALBERT FOISY, 121 — Georgette à la Crèche, LE VIEUX MÉNESTREL, 123 — Peut-on changer de religion, (*Revue des Objections*), 125 — La fille de l'imagier, PIERRE BILLAND, 130 — La grande guerre et ses grandes figures : le Maréchal Douglas Haig, le R. P. ALEXIS, *cap.*, 134 — Apparitions d'une âme du

purgatoire, (*La Semaine religieuse de Suisse*), 139 — Danger du décolletage, 140 — Éphémérides canadiennes : novembre 1920, 141 — Les maladies de l'enfance : la variole, Dr FERRAND, 146 — A propos de charbon, B. LATOUR, 147 — Le rôle social de l'État, LOUIS-ADOLPHE PÂQUET, *ptre*, (*La Vie Nouvelle*), 150 — La grève et les principes de morale, (*Nouvelle Revue Théologique*), 152 — Recettes utiles, 155 — La dispepsie, Dr HECTOR PALARDY, 155 — Pour s'amuser, 157 — Boîte aux lettres, PAULE D'AIRVAULT, 158 — Les 10 centimes de l'étudiant, (*L'Echo du Noël*), 158 — Problème des chameaux, 160 — A dire : La Vierge et les Anges, (*poésie*), 160.

ILLUSTRATIONS

Le champ des bergers, 124 — La Nativité, 129 — Le Maréchal Douglas Haig, 134 — Feu l'abbé Alexandre Defoy, 141 — M. le commandeur Victor Châteauvert, 141 — S. G. Mgr W.-A. MacDonell, 142 — L'Hôpital Laval, à Ste-Foy, près Québec, 143 — Mgr Charles Dauray, P.D., curé du Précieux-Sang de Woonsocket, 144 — L'église du Précieux-Sang de Woonsocket, 145 — La toilette du suisse, 154.

JANVIER 1921

TEXTE

Les Églises aux abois, J.-ALBERT FOISY, 161 — César et sa galette (*Conte canadien*), LE VIEUX MÉNESTREL, 163 — Le Refuge de Don Bosco, EDOUARD-V. LAVERGNE, *ptre*, 165 — Nos Traditions, Mgr LATULIPE, 169 — Ce qu'on pense de nous, (*America*), 172 — Les pieds sur le cerveau, PIERRE l'ERMITE, 175 — La grande guerre et ses grandes figures : le général Pershing, R. P. ALEXIS, *cap.*, 177 — Les catholiques et le Y. M. C. A., 189 — Éphémérides canadiennes : décembre 1920, 181 — L'ennui au village, 185 — Les maladies de l'enfance : la variole, Dr FERRAND, 186 — Nos petites misères quotidiennes, G.-B., (*La Croix*), 188 — Horreur du cabaret, 190 — L'Église et la question ouvrière, Mgr P.-E. ROY, 191 — Lectures pour enfants, 193 — Mission de la femme, Alphonse DÉSILETS (*La bonne fermière*), 194 — Devoirs de la maîtresse envers sa servante : Devoirs de charité, Claire de ROCHFORT, 195 — Victime des rayons X, 190 — Pour s'amuser, 198 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, (*Le Noël*), 199 — A dire : Petite église (*poésie*), ALBERT LOZEAU, 200 — La Croix du Chemin (*poésie*), ARVOR, 200.

ILLUSTRATIONS

Le Refuge Don Bosco, rue des Prairies, Québec, 106 — Groupe d'enfants du Refuge Don Bosco et M. l'abbé Philippon, 106 — Le dortoir qui servait en même temps de chapelle, 168 — Le réfectoire et quatre sœurs tertiaires, 168 — Le Prince de Galles et le R. Père Dandurand, O.M.I., 175 — Le général Pershing, 177 — Sir John Oliver, premier ministre de la Colombie Anglaise, 181 — Mgr M. Hallé, Vicaire apostolique de l'Ontario Nord, 182 — Le Collège de Ste-Anne de la Pocatière, avant et après le feu, 183 — Mgr Eug. K.-Lafamme, curé de la

Basilique, 184 — Mgr R. Lagueux, curé de St-Roch, Québec, 185 — Le Rév. Père Mordasini, 185 — La rivière Montmorency. Les marches naturelles, 197.

FÉVRIER 1920

TEXTE

A bas du piédestal, J.-ALBERT FOISY, 201 — Le carême de Madame, (*La Réponse*), 203 — Les premières raquettes, LE VIEUX MÉNESTREL, 205 — Description musicale de la Messe, AMÉDÉE GASTOUÉ, 207 — La T. S. F. peut-elle provoquer des incendies?, 210 — Triste famille, (*B. P. de N. D. du Chemin*), 212 — Une histoire de revenants, 214 — Le blasphème, 216 — Éphémérides canadiennes — janvier 1921, 218 — Les arbres à gomme arabique, 222 — L'inventeur Edison, FLORIAN-PARMENTIER, 223 — Poissons électriques, 224 — Un fléau croissant, Abbé IVANHOE CARON, 226 — Soins à donner dans les affections médicales le plus fréquentes, Dr LE SOURD, 229 — Chez-Nous, 232 — Les sens, 233 — Pour s'amuser, 234 — Boîte aux lettres, PAULE D'AIRVAULT, 235 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, (*Le Noël*), 235 — Le chauffeur anglais, 237 — Le babil du ruisseau, ADDA, 238 — La téléphonie sans fil, 339 — La place du pauvre (*poésie*), EUGÈNE MANUEL, 240.

ILLUSTRATIONS

L'Aqueduc de New-York, 206 — Dans nos bois (après une bordée de neige), 211 — S. Ex. le duc de Devonshire et la Duchesse, 218 — L'hon. A.-L. Sifton, 219 — Le R. Père Pampalon, C.S.S.R., 219 — L'honorable juge L.-J. Cannon, 220 — Sir Geo. Perley, 220 — Les usines de la Machine Agricole Nationale, de Montmagny, 221 — Vue d'un navire passant sous le pont de Québec, 228.

MARS 1921

TEXTE

Allez à Joseph, J.-ALBERT FOISY, 241 — Le catéchisme du capitaine, LILIAN, 243 — La cloche de Saint-Michel, LE VIEUX MÉNESTREL, 248 — Le dimanche des Rameaux, DOM GUÉRANGER, (*L'Année liturgique*), 247 — La confession, 252 — La question de l'avance de l'heure, 255 — L'enfer et la bonté de Dieu, (*Revue des Objections*), 256 — La puissance de Marie, 258 — Éphémérides canadiennes : février 1921, 262 — L'aluminium dans les moteurs, 266 — La soudure autogène, B. LATOUR, 266 — Protection du fer et de l'acier, 269 — Briques de machefer, 269 — Quelques effets des retraites fermées, H. MORIN, *ptre*, (*La Vie Nouvelle*), 270 — La danse, LIERRE ENLAÇANT, (*Voix de la Jeunesse*), 271 — Lettre intéressante, UNE VIEILLE FEMME, 274 — Pour s'amuser, 276 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, 277 — Un opéré du gosier réapprend à parler, B. L., 278 — A dire : E'oge du thé (*poésie*), T.-HYÈRE-HALI THÉ, 280 — Rêvez (*poésie*), MILLICENT, 280.

ILLUSTRATIONS

Jésus au jardin des Oliviers, 248 — Intérieur du saint Sépulcre, 250 — Sur le Saguenay, 254 — Carte concernant la question de l'avance de l'heure, 255 — Le flottage du bois sur nos rivières canadiennes, 261 — M. le docteur Sylvio Lafortune, 262 — L'église du Saint-Cœur de Marie à Québec, 264 — Monseigneur Lionel-Saint-Georges Lindsay, P.D., 264 — Le nouvel hôtel du parlement à Ottawa, 265 — La toupie dort, (*Tableau de LOUIS DESCHAMPS*), 273.

AVRIL 1921

La Foi rédemptrice, J.-ALBERT FOISY, 281 — L'offre de paix séparée de l'Autriche, PRINCE SIXTE DE BOURBON, 283 — La vocation de Benoît XV, 289 — Les idées d'une corneille, LE VIEUX MÉNESTREL, 290 — La patience d'un savant, 291 — Aux liseuses de romans, R. P. Z. LACASSE, O.M.I., 293 — Le christianisme et la littérature française au XVIIe siècle, Mgr H. PASQUIER, 286 — Éphémérides canadiennes : mars 1921, 301 — Soins à donner dans les affections médicales les plus fréquentes, Dr LE SOURD, 304 — Nos forces hydrauliques du St-Maurice, 306 — L'épuration des eaux des chaudières, 307 — Les traverses de chemins de fer, 308 — Pour remplacer l'ivoire artificielle, 308 — Les associations non-catholiques, 309 — La question sociale, B. P. de N. D. du C., 310 — Recettes utiles, MARIE ROLLET, 312 — Il faut comprendre l'enfant, V. G., 312 — Étonnements... étonnants, JACQUES HERBÉ (*La Maison*), 315 — Pour s'amuser, 317 — La bibliothèque d'une jeune fille de vingt ans, 318 — Simple joie, JEAN DES BLÉS, 319 — A dire : Le Sphinx (*poésie*), VIOLETTE DES PYRÉNÉES (*Le Noël*) 320.

ILLUSTRATIONS

La cathédrale de Reims : Vue prise avant l'incendie allumé par les obus allemands, 281 — La cathédrale de Reims : Vue prise après l'incendie, 289 — Les chutes Niagara : Vue prise à bord d'un aéroplane, 292 — M. Adrien Beaudry, 301 — Le R. Père D. Dandurand, O.M.I., 301 — M. l'abbé Thellier de Poncheville, 302 — M. le Dr E. Miville-Déchêne, 302 — Son Eminence le Cardinal Gibbons, 303 — A l'abri de la rafale, 311 — Paysage, (*Tableau de VAN RUYSDAEL*), 316.

MAI 1921

TEXTE

Le mois de Marie, J.-ALBERT FOISY, 321 — La caravane passe, PIERRE L'ERMITE, 323 — La soupe de saint Pierre, LE VIEUX MÉNESTREL, 324 — Pour s'orienter dans la question juive, M. l'abbé ANTONIO HUOT, (*La Semaine religieuse*), 327 — L'imparfait du subjonctif, 334 — Une visite, CLAIRE DURASSIER (*La Maison*), 236 — Une vie séculaire, FRANCIS-J. AUDET, 339 — Éphémérides canadiennes : avril 1921, 341 — La Machine humaine : La grue et le bras, LE VIEUX DOCTEUR, 346 — Hydrothérapie: Les bains, Dr LE SOURD, 347 — Mémento de la tempérance, 351 — Tout doucement, JEAN DES BLÉS,

352 — Lampes à arc rotatif pour projecteurs, H. C., 353 — Art culinaire, MARIE ROLLET, 355 — Au coin du feu, 357 — Le capitaine Robert, ROSA, 359 — A dire : Aux cheveux blancs (*poésie*), MILLICENT, 360 — Idéal (*poésie*), MILLICENT, 360.

ILLUSTRATIONS

La paye, 326 — Jeune artiste, 335 — Sir Thomas White, 341 — S. G. Mgr Joseph Hallé, 342 — La cathédrale et l'évêché de S. G. Mgr Hallé, à Hearst, 343 — L'église de la Nativité, à Hochelaga, 344 — Les communiantes, (*Tableau de M. PAUL THOMAS*), 350 — Loin du monde, 354.

JUIN 1921

TEXTE

Les vacances, J.-ALBERT FOISY, 361 — Du fer, PIERRE L'ERMITE, 363 — Le coq de Martinet, LE VIEUX MÉNESTREL, 364 — Un grand centenaire : La mort de Napoléon, (*L'Ami du Clergé*), 365 — Plus tard (*apologue*), MARIE AFFRE, 374 — La Mère La Chicane (*conte*), JEAN SANS-TERRE, 375 — Éphémérides canadiennes : mai 1921, 382 — La machine humaine : la charpente, LE VIEUX DOCTEUR, 385 — Les maladies chirurgicales, Dr H. MAYET, 387 — Aux femmes d'ouvriers, (*B.P. de l'Imm. Conception*), 392 — Le tableau, (*Peuple de France*), 393 — Art culinaire: les viandes, MARIE ROLLET, 395 — Pour s'amuser, 397 — M. Briand, orateur, 398 — A dire : Le frère aîné (*poésie*), VICTOR DE LAPRADE, 400 — Le petit chat, (*poésie*), EDMOND ROSTAND, 400.

ILLUSTRATIONS

Napoléon au cours de ses campagnes, 366 — Maison de l'Empereur à Longwood (Ile Ste-Hélène), 368 — Tombeau de Napoléon dans la chapelle des Invalides à Paris, 373 — Les deux sœurs, (*Tableau de M. CHICOTOT*), 376 — M. le notaire A. Boucher, 383 — L'hon. A.-E. Arseneault, 384 — M. Ernest Myrand, 384 — Les usines Desjardins à St-André de Kamouraska, 384 — Plaisir de vacances, (*Tableau de M. SHOWBORN*), 391.

JUILLET 1921

TEXTE

La tendance générale, J.-ALBERT FOISY, 401 — Le signe de la Croix dans une loge maçonnique, 403 — L'Ange-Gardien, LE VIEUX MÉNESTREL, 403 — Le nouvel évêque de Prince-Albert : Mgr J.-H. Prud'homme, 405 — France et Grande-Bretagne, RAYMOND POINCARÉ, 407 — Un seul drapeau, 418 — Le dernier conte de Perrault, 418 — Éphémérides canadiennes : juin 1921, 426 — La machine humaine, LE VIEUX DOCTEUR, 430 — Une leçon opportune, Mgr EUG. LAPOINTE, 433 — Art culinaire : Des viandes, MARIE ROLLET, 436 — Pour s'amuser, 438 — Le berceau, Jean-LÉON, 439 — A dire : Enfants, n'y touchez pas ! (*poésie*), H. GUÉRIN DE LITTEAU, 440 — Offrande, (*poésie*), JEAN DES BLÉS, 440.

ILLUSTRATIONS

S. G. Mgr J.-H. Prud'homme, 405 — M. Raymond Poincaré, 407 — Gros chagrin, 405 — La mission Fayolle à Québec. Remise au 22e Régiment, par le maréchal Fayolle, du drapeau envoyé par le maréchal Foch, 425 — L'hon. A. Taschereau, 426 — M. le chanoine A.-A. Beaudet, 427 — M. le chanoine J. Vaillancourt, 427 — M. le chanoine Joseph Bernier, 427 — M. l'abbé Alfred Langlois, 428 — M. l'abbé Pierre Hébert, 428 — M. l'abbé Oscar Bergeron, 428 — L'hon. J.-E. Perreault, 429 — M. Auguste Descarries, 429 — Les mousses, (*Tableau de HENRIETTE DESPORTES*, 432.

AOUT 1921

TEXT

L'Assomption de la B. V. Marie, EDOUARD LECOMPTE, S.J., (*La Vie Nouvelle*), 441 — Les trois richesses, LE VIEUX MÉNESTREL, 444 — Le Moulin qui ne tourne plus, RENÉ BAZIN, 445 — Le seul moyen, JEAN DES TOURELLES 449 — Méaventures d'un lettré chinois, P. VENANCE

GUICHARD, mis. apost., (*L'Echo de la Mission*), 451 — Le peintre d'enseignes, 453 — Devant la vie, JACQUES MORIAN, 455 — Les femmes d'esprit en France, (*Chronique littéraire*), H. D., 457 — Éphémérides canadiennes, 459 — Les affections chirurgicales les plus fréquentes, Dr H. MAYET, 462 — La production commerciale de l'oxygène, 464 — Curieuse découverte archéologique, 465 — Histoire vécue, O.-S. MICHEL, (*L'Echo paroissiale du S. C.*), 466 — Gaspillage, CHARLES LECLERC, (*Le Prévoyant*), 468 — Art culinaire, MARIE ROLLET, 470 — Pour s'amuser, 472 — Les prêtres chinois, 473 — La coqueluche, G. B. (*La Croix*), 474 — A dire : Le départ de l'Apôtre, J. COLMON, 476.

ILLUSTRATIONS

Le village de la Pointe-aux-Trembles, 450 — Passez au large, ou sinon... , 454 — M. le chanoine P.-B. Garneau, 459 — Les nouvelles armes du Canada, 459 — M. le Dr A.-G. Larue, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, 460 — M. Gaudiose Hébert, 460 — Les Rayons et les ombres 469.



LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531353 1